

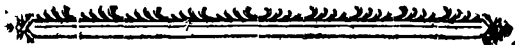
NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE
DE
L'EUROPE
&
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

DÉDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1770.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.





A V I S DES ÉDITEURS.

D EPUIS long-tems nous nous occupons des moiens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie , fera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes ; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers , en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France , où les lettres sont cultivées avec tant de goût , & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant , soit dans la capitale où il réside , soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne , l'Angleterre , l'Italie & le Nord , nous fourniront aussi des articles intéressans & une

IV AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous désirons que le Public agréé la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les fraix indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. E B E R T S & M E T T R A , Banquiers , place des Victoires ; À *Lion*, chez M. B E R T H O U D , rue St. Dominique ; à *Esfangon*, chez M. F A N T E T ; à *la Haye* chez MM. P I E R R E G O S S E J U N I O R & D A N I E L P I N E T , Libraires de S. A. S. M. le Prince Statthouder , à *Milan*, chez M. G I U S E P P E G A L E A Z Z I , Libraire, & dans les différentes villes de Suisse, de Hollande & d'Italie, chez les Libraires chargés depuis long-tems de la distribution de ce Journal.





S U I S S E.

L E T T R E

D E

M. le B. O*****

à

M. ****.

Neuchâtel, 1. Novembre 1770.

NOUS venons de recevoir, MONSIEUR, le premier volume de l'*Encyclopédie d'Yverdon*. C'est un *in-4°*. d'environ 700 p. sans compter la préface de l'Editeur & une partie du discours préliminaire de M. d'ALEMBERT, qui a été si généralement applaudi. Vous ne tarderez pas à faire vous même la comparaison de cet ouvrage avec la première Edition, & vous trouverez entre l'une & l'autre des différences essentielles. Le plan est le même que celui de l'*Encyclopédie de Paris*, mais la plupart des articles sont entièrement changés. Ici on a retranché un grand nombre de choses; là on en a ajouté de nouvelles. Écoutons là-dessus les Éditeurs: *Nous avons tâché de*

mettre plus de liaison entre les articles , qui appartiennent à la même science. C'est - ce dont on ne pourra juger comme il faut , que quand l'ouvrage sera complet. Nous avons suppléé , autant qu'il nous a été possible , un nombre immense d'articles essentiels qui y manquaient. La Théologie & la Critique de l'Ecriture Sainte , l'Histoire Sacrée & l'Histoire Ecclésiastique , ont été travaillées par un Théologien Protestant. M. C. C. a mis au bas de chaque article les lettres initiales de son nom ; on lit à la tête de l'ouvrage une approbation signée de M. STAPFFER, Professeur en Théologie à Berne ; ainsi ces sciences seront traitées suivant le système des Reformés. Les Encyclopédistes avaient évité à dessein de toucher aux matières de controverses. M. C. s'en tiendra sans doute à proposer sans aigreur les opinions reçues , il en développera les preuves , sans réfuter directement ceux qui ont adopté quelque autre système. On remarque cependant qu'il cherche à répondre aux diverses objections des Déistes , & en général de tous les incrédules. Son dessein est louable ; mais on pourra lui reprocher qu'il sort du plan de l'ouvrage : Il s'agit moins de réfuter les opinions reçues , que de tracer aussi exactement qu'il est possible , le tableau des connaissances humaines dans leur état actuel. En général, le plus grand nombre trouvera qu'on a donné trop d'ar-

ticles de théologie, de controverse & de critique. Continuons à suivre les Editeurs dans le compte qu'ils nous rendent de leur travail. *Nous avons*, disent-ils, *retranché des articles qui de l'aveu général de toute l'Europe éclairée étaient inutiles ; tels que les articles purement nationaux, qui n'intéressent point les autres nations ; ceux des langues étrangères, qui n'ont point été adoptées par la française.*

Pour juger des changemens faits à cet égard dans la nouvelle Encyclopédie, j'ai comparé plusieurs articles. Il en est peu où je n'aie trouvé des retranchemens, quelque fois assez considérables. Ainsi à l'article *A*, après avoir refondu tout ce qu'a donné M. du Marçais sur cette voyelle considérée comme *lettre*, ou comme *mot* ; on resserre encore davantage ce qui n'était que de pure érudition, sur l'*A* envisagé comme une lettre *numérique, symbolique, numismatique*, sur son usage dans les jugemens, dans les inscriptions Romaines. M. l'Abbé MALLET avait ajouté là-dessus des petites dissertations très-bien faites, mais qu'on n'aurait pas cherchées dans une Encyclopédie publiée à Paris au milieu du dix-huitième siècle. On ne trouvera pas dans l'édition d'Yverdon ce qui est dit sur cette inscription du P. MONTFAUCON, où il est parlé d'un affranchi, à *cognitionibus*, & d'un autre dont l'office est appelé à *cura amicorum*. J'y ai cherché l'observa-

tion de M. DIDEROT, sur l'usage de cette voyelle dans les diverses langues anciennes & modernes. Quant aux articles qu'on a retranché en entier, parce qu'ils ont paru ne convenir qu'à la France; il en est qu'il eût mieux valu conserver : tels sont ceux qui se rapportent au commerce, aux arts & aux métiers. Ils peuvent être très-utiles aux nations étrangères. J'aurais même voulu les augmenter en ajoutant tous les procédés connus & usités chez les autres peuples de l'Europe; cette partie des connaissances humaines n'est point assez approfondie.

La plupart des articles de géographie moderne sont retouchés. On en a ajouté plusieurs qui ne se trouvent point dans l'édition de Paris. M. L. B. D. G. qui est l'Auteur de ces articles a consulté les sources, & en particulier le grand ouvrage de BUSCHING. On y trouvera des choses intéressantes. La géographie ancienne ne nous a pas paru complète.

Dans l'Encyclopédie de Paris on avait négligé l'histoire littéraire. L'édition de Suisse remplit cette lacune. J'ai vu quelques articles neufs assez bien traités, d'autres qui sont tirés du dictionnaire de L'ADVOCAT. Nous ne doutons pas que les Editeurs n'évitent heureusement les inconvéniens qu'il y a souvent à parler de certains ouvrages ou à juger des Auteurs encore vivans.

Vous verrez aussi, Monsieur, plusieurs additions sur le droit naturel & le droit des gens. Il est probable qu'elles sont de M. DE FELICE, qui a publié sur cette matière un ouvrage assez étendu. Au mot *abandonné* ; on répète fort au long ce que les Encyclopédistes avaient dit en quatre lignes.

Vous ferez content, Monsieur, des articles d'agriculture & d'économie. L'article *Abreuver les prés* est absolument neuf, & contient des détails très intéressans sur cette partie de la culture. Il est facile de reconnaître dans ce morceau l'Auteur du traité de *Irrigation des prés* ; ouvrage qui a paru à Lyon en 1764. Tous les articles de *l'Encyclopédie Economique*, qui se publie actuellement, retouchée par la même personne, seront sans doute placés dans l'Encyclopédie & feront honneur à cet ouvrage. Voyez par exemple au mot *Abricotier*, tout ce que l'on dit sur ce fruit délicat, qui fait l'ornement des tables, sur ses espèces ses variétés & ses usages, sur la culture de l'arbre & les précautions à prendre pour le garantir.

Les articles de Philosophie sont pour la plupart retouchés ; les Auteurs de l'Encyclopédie de Paris ne suivaient pas la Philosophie Wolfienne, soit parce que la méthode de cet Auteur est peu connue en France, ou par un attachement très na-

turel aux idées reçues, on retrouve dans plusieurs articles de Logique & de Métaphysique les distinctions de l'école & le langage des scholastiques. Nous ne dirons pas que les articles de l'encyclopédie d'Yverdon soient sans défauts, mais nous avouons, qu'ils nous paraissent à bien des égards plus lumineux & plus féconds que ceux de l'Edition de Paris. Lisez par exemple, tout ce qui est dit au mot *abstraction*, vous y trouverez une foule de choses utiles : peut-être auriez-vous désiré plus de précision.

Les articles de Médecine ont aussi été retouchés, mais je suis trop peu versé dans cette science pour hasarder là-dessus un jugement. Il y a des additions très-considérables pour cette partie, & la plupart des articles sont marqués D. L'ouvrage entier est dédié à M. LE BARON DE HALLER : il est probable que cet homme célèbre en plus d'un genre a fourni des matériaux. Personne n'était plus en état que lui de perfectionner tout ce qui concerne la médecine & la botanique.

L'astronomie est traitée dans cet ouvrage par un savant Français, dont la réputation est bien établie, c'est M. DE LA LANDE. Tous les articles qui étaient dans l'Encyclopédie de Paris ont été retouchés, & on en trouve un grand nombre de nouveaux, tels que *accélération des planètes*, *acromatique*, *aequant*. &c,

Vous ne trouverez pas dans la nouvelle Encyclopédie les marques qui désignaient dans la première, les Auteurs de chaque article. Les Editeurs Suisses ont retranché ces marques, & voici leurs raisons : *obligés de répondre de tout ce qui est dans notre ouvrage, nous nous sommes crus autorisés à faire en divers endroits des articles conservés, des changemens, des additions ou des retranchemens plus ou moins considérables, que les premiers Auteurs ne voudraient peut-être pas avouer, & que nous ne sommes pas en droit de leur imputer, en mettant leurs noms à la fin de l'article.* On reconnaît les articles conservés en entier à l'absence des Lettres N, ou R, qui marquent, l'une les articles qui ne se trouvent point dans l'Encyclopédie de Paris, & l'autre ceux qui ont souffert des changemens considérables. Ceux qu'on a laissé subsister tels qu'ils étaient forment assurément le plus petit nombre.

Les planches ne paraîtront qu'à la fin de tout l'ouvrage, parce qu'elles doivent être rangées, non point par ordre alphabétique comme les matières traitées dans le Dictionnaire, mais selon l'ordre des sciences & des arts.

Suivant cette idée, le Public pourrait bien attendre long-tems les gravures promises ; ce premier volume ne contient pas le tiers du premier volume de l'Edition de

/

Paris. Au reste, Monsieur, si vous voulez juger le style de cet ouvrage, souvenez-vous, je vous prie, qu'en Suisse on ne se pique pas de toute l'élégance de vos meilleurs Ecrivains. L'exécution typographique n'est pas aussi magnifique que les Editions de Paris, mais elle est correcte & assez propre. En général cette production diffère & pour les choses & pour le style de celle qui se fait actuellement en France. Excepté le plan & quelques articles conservés, tout le reste appartient à la Suisse & lui fait honneur. Nous aurons soin, Monsieur, de vous rendre compte de ce grand ouvrage à mesure qu'il paraîtra. Il nous reste à vous annoncer quelques autres productions de nos compatriotes.

Le célèbre M. TISSOT commence à dégager la promesse qu'il avait faite de publier ses observations sur les *maladies des nerfs*. *Le traité de l'épilepsie*, qui vient de sortir de presse en un volume in-12 de plus de 400 pag. fait le 3e. tome de cet ouvrage.

Il pourra paraître singulier que l'on publie le vingtième chapitre d'un livre avant les dix-neuf précédens. M. TISSOT forcé par ses occupations qui se multiplient tous les jours, avait pris le parti pour gagner du tems, de faire imprimer chaque volume à mesure qu'il serait composé. Le troisième fut achevé le premier, & il ne devait paraître qu'avec le premier, qui est actuel-

lement sous presse ; mais un exemplaire ayant été distrait de l'imprimerie , on a craint une contrefaçon , & on a cru devoir publier d'abord ce qui était prêt à paraître. Ce volume quoique lié aux précédens traite d'une maladie particulière & peut par cette raison être lu seul. Les deux premiers volumes seront entre les mains du public au mois de Janvier prochain , les derniers ne pourront paraître que dans le courant de l'été , & tous ensemble présenteront l'histoire & le traitement de toutes les maladies des nerfs.

Nous ne saurions suivre l'Auteur dans tous les détails. Voici le précis qu'il donne lui-même dans son travail. L'épilepsie vient de ce que l'action des nerfs sentans est interrompue , tandis que celle des nerfs mouvans s'augmente considérablement. Les accès varient dans leur durée & dans leurs phénomènes , suivant que l'irritation se porte à plus ou moins de muscles & à différens muscles. L'accès est quelquefois présagé par différens symptômes , par un commencement d'embarras dans la tête , ou d'irritation dans les parties éloignées ; & dans ce cas on peut quelquefois supprimer l'accès par une forte ligature au-dessus de l'endroit, où l'irritation commence. Comme le cerveau , les nerfs & les muscles sont très fatigués pendant l'accès , s'ils se répètent souvent , ils altèrent les fonctions du

cerveau , affaiblissent la mémoire , jettent dans l'imbécillité , produisent des maux de nerfs , détruisent les digestions , laissent dans une faiblesse générale , & font éclore d'autres maux , qui sont une suite de ces premiers. Quelquefois l'épilepsie succède à d'autres maladies ; d'autres fois elle cesse & produit une maladie différente. M. T. rapporte le cas d'un malade chez lequel cette marche était très marquée. Le dérangement de sa santé avait commencé à l'âge de quinze ans , par de fortes migraines : bientôt il s'y joignit un autre accident qu'on appella vertige , mais qui était réellement épilepsie. Le mal devenant plus long & plus fort , il eut des accès d'épilepsie les plus marqués , qui ont dégénéré en faiblesse totale des nerfs moteurs. Il parle , mâche , avale , marche très péniblement ; l'usage de ses bras n'est pas plus facile ; sa mémoire a beaucoup souffert , ses autres facultés ne paraissent pas sensiblement endommagées.

Cette maladie est produite par tout ce qui peut irriter les nerfs , au point de faire entrer le cerveau en convulsion. Si ces causes ont leur siège dans la tête , & agissent immédiatement sur le cerveau , on les appelle *idiopathiques*. Si elles résident dans quelque partie éloignée soit interne soit externe , on les nomme *sympathiques*. Les humeurs âcres portées sur le cerveau produisent le plus souvent l'épilepsie. On a

vu une épilepsie succéder à une galle répercutée ; cela est assez ordinaire après les dartres. M. T. rapporte le cas d'un malade chez qui l'humeur de la goutte produisit , entre une foule d'autres maux , trois accès véritablement épileptiques. Ces causes sont elles-mêmes mises en action par d'autres causes accidentelles. La trop grande sobriété même nuit : on a vu un homme , d'ailleurs très bien portant , avoir deux accès d'épilepsie en sa vie , occasionnés l'un & l'autre par un long jeûne , qui avait sans doute rendu les humeurs trop âcres.

On est d'autant plus exposé à cette maladie que les nerfs sont plus sensibles ; les enfans , les femmes , les gens faibles en sont plus souvent attaqués que les vieillards , les hommes forts & les personnes robustes. Les passions , & surtout la crainte , la peur , la tristesse , les chagrins & les regrets , la produisent plus souvent que les dérangemens physiques. M. T. a traité plusieurs malades , chez qui il était impossible d'assigner d'autres causes qu'un chagrin soutenu , une vie malheureuse qui rend les nerfs trop sensibles & les humeurs âcres.

Quelquefois l'épilepsie est incurable ; mais elle l'est moins souvent qu'on ne l'a cru ; & si on la guérit si peu , il y en a deux raisons , suivant notre Auteur. La première , c'est que sans donner aucune attention aux causes éloignées , qui la produi-

sent , aux causes occasionnelles qui la renouvellent , & à la constitution physique du malade ; on a voulu guérir tous les épileptiques par des remèdes spécifiques , qui sans agir sur les vices de tempérament , sans pouvoir corriger les erreurs du régime , si graves dans cette maladie , n'étaient destinés qu'à agir sur le cerveau même : la seconde , c'est que les moyens qu'on employait ordinairement pour cela , étaient incapables de produire cet effet.

Pour traiter cette fâcheuse maladie , il faut d'abord s'assurer s'il y a quelque cause sympathique qui l'entretienne , & quelle elle est ; il faut examiner si elle dépend uniquement de la trop grande sensibilité du cerveau ; il faut observer avec soin les causes accidentelles qui la reproduisent , connaître les vices de constitution , qui peuvent se trouver dans le malade. Pour la guérir , si elle est sympathique , il faut détruire la cause par les moyens que la médecine indique pour cela ; si la convulsibilité subsistait après que cette première cause est détruite , il faut employer les moyens propres à la déraciner : si le principe du mal est dans le cerveau même ; observez une très grande sobriété & un régime très doux. S'il y a pléthore , obstructions , sécheresse , on peut y remédier par la saignée , les délayans , les purgatifs , les bains tièdes. On n'a rien de mieux là-dessus que
ce

ce qu'en dit C E L S E. Il recommande „ de
 „ ne manger que peu de viande & point
 „ de celle de cochon , d'éviter le soleil ,
 „ les bains chauds , le feu , le vin , tout
 „ ce qui peut échauffer , les plaisirs de l'a-
 „ mour , le froid , la vue d'un précipice , tout
 „ ce qui peut effrayer , la fatigue , les inquié-
 „ tudes , les affaires „.

Quand on a mis le corps en bon état & qu'il ne reste plus d'autre vice que l'excessive mobilité des nerfs , on peut employer les spécifiques. Le meilleur de tous est la racine de valériane sauvage en poudre , ou en extrait spiritueux. Les bains froids ; le lait , les cautères , le musc , les feuilles d'oranger , sont aussi très souvent des remèdes utiles. Il ne peut y avoir contre ce mal de spécifique inmanquable. Celui qui le promet est ignorant ou fripon , celui qui le prend est toujours dupe. Par une contradiction dont la raison est bien sensible , l'épilepsie est la maladie que les fourbes jouent le plus souvent , & que les vrais malades redoutent le plus.

La fausse honte qu'on y attache est un malheur réel qui contribue à l'augmenter. Le préjugé populaire à cet égard est la suite d'une antique superstition , qui attribuait ce mal dont on ignorait la cause , à un acte particulier de la vengeance céleste. *Hipocrate* avait déjà montré le ridicule de cette opinion , qui se soutient depuis plus de

deux mille ans. Outre les principes très lumineux , mais déjà connus , que M. TISSOT développe dans cet ouvrage , vous y trouverez , Monsieur , des observations curieuses , des phénomènes singuliers , que la grande pratique de ce fameux Médecin l'a mis à même de recueillir pour l'utilité commune. On ne saurait être trop reconnaissant envers ceux qui travaillent à reculer par l'expérience les bornes de cette science malheureusement trop pleine d'incertitudes & d'obscurités.

On doit aussi beaucoup aux savans , qui consacrent leurs travaux , à encourager & à éclairer le cultivateur. LA SOCIÉTÉ OECONOMIQUE DE BERNE vient de publier *la première partie de ses observations pour l'année 1769*. Ce volume contient d'abord les mémoires couronnés sur deux questions œconomiques. La première était relative *aux indices , à la découverte & à l'exploitation des sources d'eau vive* ; objet important pour la conservation des hommes & des bestiaux , pour la culture des jardins & des prairies. Dans un pays abondant en sources , comme la Suisse , de pareilles recherches fixent tous les jours davantage l'attention des cultivateurs. M. GROUNER , Auteur couronné , avait déjà donné sur diverses matières œconomiques de ces morceaux intéressans.

Tout ce qui se présente à nos yeux ,

prouve évidemment que la Suisse a été autrefois couverte par quelque amas d'eaux très considérables. Quand on a parcouru toutes les observations que l'auteur présente, on croit voir sortir d'un grand lac un pays fertile, dont la surface a été arrangée de manière que les eaux rassemblées autrefois dans ce lac, coulent à présent, comme le sang dans les veines, non seulement sur la superficie, mais encore dans l'intérieur de la terre, par des canaux, qui fournissent en abondance, des fleuves, de rivières, de torrens, des fontaines, pour le plus grand avantage des habitans. Les grands fleuves & les rivières considérables sortent des réservoirs renfermés dans nos hautes montagnes & s'augmentent des écoulemens qui s'échappent de nos glaciers. Les ruisseaux ont leurs sources dans ces montagnes moins élevées, où il tombe de la neige dans trois saisons de l'année, dont l'eau se fait un passage par divers petits canaux. Les fontaines n'ont pas toujours communication avec les hautes montagnes; elles se trouvent également sur les hauteurs & dans les plaines. Les différentes couches de terre plus ou moins compactes rassemblent les eaux. Quelquefois l'eau qui filtre depuis les hauteurs rencontre une couche de terre forte placée horizontalement: arrêtée de toutes parts, elle y demeure enfermée & forme ce qu'on ap-

pelle un *reservoir d'eau*, qui se changera en source, dès qu'on lui procurera de l'écoulement. Quelquefois l'eau trouve dans ces couches compactes des fissures, où elle pénètre peu-à-peu; selon la quantité du fluide & la nature du terrain plus ou moins penchant; ce sont des *filets d'eau*. Ailleurs l'eau descendant des hauteurs & retenue de toutes parts dans un fond sans pouvoir s'échapper latéralement, cherche à se faire jour par le haut, elle s'élève & jaillit avec plus ou moins de force, c'est une *source vive*. Mais si l'eau formée par la fonte des neiges, ou par les grandes pluies, vient à rencontrer des cavités dans l'intérieur des montagnes, elle s'y rassemble, & lorsque ces cavités sont entièrement pleines elles regorgent, jusqu'à l'embouchure par où l'eau s'écoule; après quoi la source tarit, jusques à ce que le reservoir soit rempli de nouveau. Ce sont des *fontaines périodiques*.

Après avoir déterminé la formation des sources, M. G. indique les moyens de les découvrir. La première indication, se tire de la *surface de la terre*, aux environs du lieu, où l'on suppose une source. On trouvera plutôt une source dans un lieu exposé au midi. On réussira plus probablement à trouver de l'eau dans les lieux, où la surface du terrain fait un enfoncement. On observera la direction des hauteurs environnantes, la proximité & l'élévation des

rivières ; l'humidité qui régné dans le lieu en question & qui se manifeste peut-être dans un endroit particulier.

La position & la nature des couches de la terre fournissent un second indice. Sur une hauteur ou sur une pente , qui reçoit de l'eau de plus haut , il ne faut pas espérer de trouver des réservoirs , mais des veines ou filets d'eau. C'est dans les endroits bas , qui ne sont cependant pas en plaine , mais qui ont au-dessous des couches de terre forte que l'on trouve des sources d'eau vive. On doit en trouver sur les hauteurs , où il y a des collines sablonneuses. Sous les surfaces couvertes de mousse , qui cèdent sous les pieds , il y a des couches d'argille , & des réservoirs d'eaux que l'on voit jaillir d'elles-mêmes , dès qu'on perce le sol. Espérez de trouver des sources ; lorsqu'il y a des couches de terre légère ou même de tuf , & au-dessous d'autres couches plus solides. Pour découvrir la qualité & la direction des couches , faites usage de la sonde. Le troisième indice peut se tirer des *plantes* qui croissent sur la surface du terrain. Vous serez fondé à espérer , si vous y voyez des plantes aquatiques , telles que le *trèfle-d'eau* , trisolum fibrinum , le *couchet* , cyperus , le *souci-d'eau* , caltha palustris , l'*eupatoire* , bidens , la *toque* , scutellaria , l'*épi-d'eau* , potamogeton , le *cresson des prés* , cardamen

pratenfis , la reine des prés , ulmaria , le
prêle , equisetum , le roseau-d'eau , typha-
 palustris , la lèche , cyperoides latifolium
 spicâ rufâ , le *nenuphar* , nymphæa , la
fougère , filix non ramosa , la grande con-
 soude , symphetum majus , la cigue , phe-
 landrium aquaticum , la double feuille ,
 opheris bifolia ; & parmi les arbres , le fau-
 le , l'aune & le frêne. Observez que ces
 plantes & ces arbres ne prouvent rien quand
 on les trouve dans des prés unis , souvent
 arrosés ou dans les marais ; on n'en peut
 rien conclure. Observez encore que s'il y
 a au-dessus de l'eau , une couche d'argile ,
 les vapeurs ne pourront pénétrer à la su-
 perficie , & les plantes qui aiment l'humidi-
 té ne s'y établiront pas. Un quatrième
 indice , ce sont les *vapeurs* , qui annoncent
 l'eau , comme la fumée est le signe du feu.
 Quiconque est doué d'une bonne vue , n'a
 qu'à se coucher le ventre contre terre ,
 avant le lever du soleil , par un jour clair
 & serein , pendant une longue sécheresse ,
 vis-à-vis de l'endroit où il soupçonne qu'il
 y a de l'eau ; si son espérance est fondée ,
 il verra des vapeurs très subtiles s'élever
 hors de terre. Si l'on n'a pas la vue assez
 bonne , il y a un autre moyen d'observer
 les vapeurs. Prenez un bassin d'étain , que
 vous renverserez sur l'endroit en question ,
 le soir après le coucher du soleil. S'il y a
 de l'eau , vous verrez le lendemain matin

beaucoup de gouttes d'eau attachées dans l'intérieur du bassin. L'épreuve sera plus assurée , si l'on enfonce le vase quelques pieds en terre. La présence des essains de certaines petites mouches qui cherchent avec avidité ces exhalaisons & qui se rassemblent le matin dans les lieux où elles se trouvent , celle des crapauds , des grenouilles , des serpens qui aiment l'humidité est encore une confirmation de ces mêmes indices. L'ouïe peut nous faire apercevoir les sources , & c'est un cinquième indice. Le soir bien avant dans la nuit, ou le grand matin , lorsque tout au tour de vous est dans un profond silence, faites un trou à la surface de la terre & placez-y l'oreille. Si l'eau souterraine qui y coule n'est pas à une trop grande profondeur , vous en entendrez facilement le murmure , mais si l'eau est tranquille , cet expédient ne fera d'aucune utilité. *L'odorat* est un sixième indice. Dans une matinée ou dans une belle soirée , lorsqu'il fait sec , vous distinguerez en flairant un air humide de celui qui ne l'est pas, surtout en ouvrant la terre en différens endroits avec un piquet , & en comparant l'odeur de ces différens airs. Enfin un septième moyen , c'est la *sonde* , au moyen de laquelle on peut découvrir sûrement à une grande profondeur les qualités internes du terrain. Mais avant que de faire usage de cet instrument , il

faut avoir consulté les autres indices, pour savoir s'il y a quelque espérance de succès. Après ces détails sur la manière de découvrir les sources, M. G. indique comment on peut les exploiter avec le moins de frais possibles. Comme il est plus ferré sur ce dernier article, nous ne vous en parlerons pas ici. Vous connaissez les ouvrages où vous trouverez les principes de l'hydraulique traités avec plus d'étendue & de méthode.

Le second mémoire renfermé dans ce recueil est l'ouvrage d'un Français, ami de l'humanité. M. BRISSON inspecteur des manufactures & du commerce de la généralité de Lyon, membre Honoraire de la société de Berne, traite des moyens de diminuer la mendicité en France. L'agriculture, les manufactures, le commerce, réclament une foule de bras oisifs. Ce mal redoutable doit être plus grand & plus sensible dans les pays, où l'homme est privé de sa liberté personnelle, dans les pays où le fruit du travail & de l'industrie, cette propriété naturellement si indépendante, est gênée par les violences des grands, par les monopoles, les prohibitions, les impôts; dans les pays où la fainéantise est mise, pour ainsi dire, au rang des vertus, & la mendicité représentée comme un point de religion. Dans des constitutions libres, le malheureux n'est jamais entièrement dé-

couragé. Nous possédons cet avantage dans plusieurs cantons de la Suisse, & malgré cela nous ne sommes point entièrement à l'abri des abus de la mendicité. Plusieurs villes ont commencé à former des établissemens, dans le but de rappeler les mendiants à quelque travail proportionné à leurs forces. On ne leur accorde l'aumône que sous cette condition. On a lieu d'attendre de nouvelles lumières des discussions qu'occasionnera le prix publié par la ville de Lyon, sur la manière la plus convenable d'occuper les pauvres mendiants.

Dans un troisième mémoire fourni par M. CLAVEL, conseiller & directeur de la chancellerie de Chiemsée, on refute le système des Auteurs œconomistes, qui ont prétendu que l'agriculture ne convient pas aux bourgeois des villes, & que les arts doivent être interdits aux habitans de la campagne. Suivant M. CLAVEL, un pays ne mérite pas d'être appelé libre, si les loix civiles gênent en quelque façon que ce soit la liberté naturelle. On comprend où tend un pareil principe ; il est appuyé de raisonnemens très solides, l'expérience même, que M. C. a consulté dans les pays où l'on a prétendu réaliser le système des œconomistes modernes, vient encore confirmer ses conjectures. M. C. plaide avec une noble modestie la cause de la liberté.

On lira avec intérêt le mémoire couron-

né de M. VENEL, docteur en médecine à Orbe, sur la *meilleure construction des poëles & des cheminées, dans la vue d'épargner le bois & les autres matieres combustibles*, M. V. divise son traité en quatre chapitres. Le premier contient les principes physiques du feu, sur lesquels repose tout le système. Dans le second, M. V. traite des *foyers de Cuisine*, & il prouve que leur construction est bien éloignée de contribuer à l'économie des matières combustibles. La sphère du feu n'est en contact avec l'objet que par un seul point de la circonférence : on allume du feu sous un vaisseau, qui ne reçoit de chaleur que par une colonne proportionnée à la surface que présente son fond, tout l'excédent s'exhale librement par la cheminée. Si l'on veut cuire un mets en le plaçant à côté du feu, ainsi que se préparent tous les rotis, outre que l'objet n'a pas avec le feu un contact plus étendu que dans le premier cas, il ne se présente pas seulement dans le sens où le feu a plus d'expansion, savoir par le haut.

D'après ces principes, tout l'art consistera à resserrer les bornes du feu, & à y mettre de fortes entraves, de tous les côtés où son action n'est bonne à rien : Bientôt avec la moitié moins de matières combustibles, vous cuirez une égale quantité d'alimens. On a adopté dans plusieurs endroits de la Suisse & de l'Allemagne, des espèces de

fourneaux connus sous le nom de *potagers*. On les a introduit dans diverses manufactures & dans les Hôpitaux. Ce moyen ferait très avantageux, si dans notre façon d'apprêter les mets, nous avions imité la simplicité de nos pères : mais il ne peut remplir qu'un des deux usages de nos foyers, & ne sert qu'à étuver les viandes & le potage. Il occupe trop de place, & il n'est pas construit de manière à procurer la moindre consommation possible. Il faudrait à ces fourneaux une grille & un cendrier de quatre à cinq pouces de hauteur, & outre cela une porte qui tint depuis le haut de l'ouverture jusqu'à la grille, & qui pût se fermer dès que le feu est allumé : Par ce moyen, il ne se perd point de chaleur. Il faudrait encore à cette espèce de fourneaux des tuyaux d'aspiration & une cheminée particulière. M. V. indique une autre espèce de fourneaux potagers qui peut réunir l'usage des deux genres de cuisson, & qui nous paraît très propre à économiser le bois. Vous pourrez en voir la description & les figures dans l'ouvrage même.

A l'article qui traite des cheminées, M. V. reconnaît qu'il n'est aucune construction plus avantageuse que celle que l'on nomme à la *Prussienne* ; Une seule chose ferait à désirer, c'est que leur forme plus élégante ne défigurât pas les appartemens. Pour donner à nos cheminées ordinaires

tout l'avantage des cheminées à la prussienne; M. V. a imaginé une plaque de fer fondu, qui a une courbure à-peu-près parabolique, & qui est dressée entre les jambages, à la distance de six pouces du mur postérieur. Cette diminution dans la profondeur du foyer supposée de seize pouces, diminue la perte de la chaleur par la cheminée. Mais comme l'embouchure du canal est encore trop large, il la ferme avec une bascule, qui a une figure à-peu-près semblable à celle du demi-dôme conoïde des cheminées prussiennes, en ne la plaçant pas cependant aussi bas que ce demi-dôme l'est dans ces dernières cheminées, mais l'exhaussant au contraire assez avant dans la hotte, pour qu'on ne la voye pas, étant placé devant le foyer.

Un moyen très-commun en Suisse & en Allemagne pour conserver la chaleur des appartemens, c'est l'usage des *poeles*, improprement appelés *fourneaux*. L'observateur porte ses recherches sur la matière avec laquelle les *poeles* sont construits. On fait que les corps plus rares ou plus poreux, s'échauffent plus aisément & se refroidissent plutôt: on fait encore que les corps plus compacts conservent beaucoup plus long-tems la chaleur. Sur ce principe, M. V. donne hautement la préférence aux *poeles* faits de cette *pierre de grais*, que le peuple appelle *molasse*. Il est vrai que les *poeles*

de fayance ont l'avantage de l'élégance & de la propreté, mais il ne s'agit ici que de l'économie. On pourrait rendre ces sortes de poëles élégans, en leur donnant une forme plus gracieuse, & en passant un vernis à l'huile sur la surface extérieure. Les poëles de poterie sont aussi susceptibles de plus de perfection, par le choix de la terre argilleuse qu'on employe à la fabrication, par l'exactitude avec laquelle on les garnit, & par la grosseur des cailloux qu'on employe.

La structure particulière des poëles contribue aussi extrêmement à l'économie. Là-dessus, M. V. observe qu'il est important *d'empêcher la dissipation de la chaleur, à travers la paroi qui fait face à la cuisine, & par la porte du fourneau.* Pour obvier au premier inconvénient, M. V. donne à cette paroi du poële plus d'épaisseur qu'à celles qui sont face dans l'appartement. Quant à la perte de la chaleur par l'ouverture du poële, le meilleur moyen pour la prévenir, c'est de faire les poëles longs, élevés, & étroits. Une autre précaution à prendre, c'est *d'accélérer la combustion autant qu'il sera possible*; en donnant de l'activité à la flamme par le moyen des grilles & des ouvertures aspiratoires & inspiratoires ménagées à propos. Un fond de fer fondu, hâte aussi la combustion, & donne beaucoup de chaleur à la chambre. L'Auteur

préfère pour l'économie la construction des poeles à la *Suedoise*. Elle consiste à ménager à travers le mur , au plus haut de la cavité du fourneau un orifice pour le passage de la fumée , & à contraindre la flamme & la fumée de circuler dans le poele , par le moyen de plusieurs séparations horizontales de briqueries faites dans la cavité du poele , & supportées par des barres de fer. Quelque avantageuse que soit cette construction ; il paraît qu'elle doit céder le pas à celle qui est proposée par MM. de la Société Royale des Sciences de Berlin. Au lieu de cette espèce de poeles que l'Auteur paraît n'avoir pas connue , il indique un nouveau poele d'épargne qui réunit plusieurs avantages particuliers. En supposant qu'on a une cuisine , dont le contre-cœur répond à une chambre ; M. V. , au lieu d'établir le fourneau potager sur l'âtre , ou le foyer , le place au - delà du contre-cœur , dans la cavité même du poele , qui se trouverait échauffé par le feu & la fumée excédante.

Vous voyez, Monsieur, que ce mémoire, de même que tous les autres que je viens de parcourir , renferment des vues utiles. Je pourrais encore vous entretenir d'un pressoir de nouvelle construction , inventé & décrit par M. RAFFINESQUE , Rev. Pasteur à Begnin , dans la partie Française du Canton de Berne ; Je pourrais vous ren-

dre raison des observations météorologiques, faites en divers lieux de ce Canton. dans les six premiers mois de l'année dernière ; mais je pense que c'est assez vous entretenir de ces objets économiques.

D'ailleurs. je dois encore vous annoncer deux Brochures Allemandes, publiées à Berne. L'une est un traité de M. le B. DE HALLER, sur les *plantes employées pour fourrages par les modernes* : Personne ne pouvait mieux que ce célèbre Botaniste, donner des idées précises sur une matière enveloppée de tant d'obscurités, sur-tout par la polytonie étonnante que l'on remarque même d'un village à l'autre,

Une autre dissertation, présentée à la Société OEconomique de Berne, traite *des poids & des mesures du Canton*. La variété des poids & des mesures est aussi incommode à la société, que la diversité des langues. Peut-être pourrait-on dire que l'une & l'autre sont fondées sur la nature du climat & sur le génie des habitans. Quoiqu'il en soit, l'Auteur de cette dissertation, prend pour base de ses calculs, le pied de Roi & le poids de Marc ; les résultats en sont très - intéressans. On voit que toutes les opérations ont été faites par un Physicien, doué de cet esprit d'observation, sans lequel on ne saurait faire de bonnes expériences.

Encore une production savante ; c'est un

essai de M. S I N N E R , Bibliothécaire à Berne, sur les dogmes de la Métempfycole & du Purgatoire, enseignés par les Bramines de l'Indostan, suivis d'un récit abrégé des dernières révolutions & de l'état présent de cet Empire, tiré de divers ouvrages Anglais. J'espère, Monsieur, que vous verrez avec plaisir, l'extrait que donne M. S. de l'histoire de l'Indostan, publiée en Anglais par M. A L B. D O W. Mais ce fera le sujet d'une autre lettre. Nous passerons, s'il vous plaît à l'article d'Allemagne, que nous négligeâmes malgré nous dans le Journal du mois passé.



A L L E M A G N E .

P O U R vous faire notre cour, Monsieur, & vous *délasser de tant de discussions savantes*, nous vous présentons l'ouvrage d'un de vos compatriotes. Ce sont les *OEuvres morales de M. Diderot, contenant son Traité de l'amitié & des passions ; en deux parties publiées à Francfort, 1770.*

Sans pouvoir expressément l'affirmer, nous croyons cependant, que ces OEuvres sont de l'Auteur, auquel on les attribue. Vous y reconnaitrez quelquefois, ce stile chaud, emphatique, ce coloris animé,

mé, cette manière aisée, cavalière (ou qui veut l'être) qui caractérise M. DIDEROT. D'un autre côté, ce qui nous suggère quelques doutes, c'est que nous n'avons reconnu tout cela, que *quelquefois*, beaucoup plus rarement que dans ses autres écrits. Voyez les divers morceaux de morale qu'il a donnés dans l'Encyclopédie, voyez une Epître dédicatoire mise à la tête de sa comédie, &c. C'est une chaleur bien plus constante, plus exaltée; c'est la Pithie sur le trépied, qui parle aux hommes, qui gourmande les rois & les peuples; c'est un feu tantôt éclatant, & tantôt obscur. Ici c'est une précision fière, là une prolixité qui n'est point sans agrémens; c'est une métaphysique profonde, mise à contribution, pour donner à ses idées plus de grandeur en les généralisant; c'est un enthousiasme plus ou moins naturel, mais toujours véhément: ce sont enfin des apostrophes au genre humain, des conseils donnés aux nations, & surtout à la sienne, des attendrissemens qu'on veut rendre sublimes, des mépris affectés du public & de la gloire joints à des appels fastueux à la postérité. Tel nous a paru M. DIDEROT, dans ses précédens écrits, trop critiqué peut-être par quelques auteurs de mérite; & rachetant ses défauts par des beautés de détail très-intéressantes. Quoiqu'il en soit, le voici du moins qui prend un ton plus

simple, & plus modeste; l'âge l'a peut-être calmé. Vous ferez bien aise, Monsieur, de l'observer avec quelque soin dans cette dernière production. La première partie, qui est la seule dont nous allons vous rendre compte, traite *de l'amitié*, sujet si bien manié par l'orateur Romain, & après lui par tant d'autres, mais qui peut, comme tous les objets moraux, être envisagé sous un nombre indéfini de faces. Un traité de l'amitié devait naturellement se dédier A MON AMI: aussi n'y a-t-on pas manqué, reste à savoir s'il n'en est point *des amis* de certains auteurs, comme *des Iris* de tant d'autres: nous ne décidons point. Vingt-six chapitres composent ce premier volume sur *l'amitié*. A la tête se voit une introduction, dans laquelle l'auteur se montre sous son ancienne forme. Si j'avais, dit-il, à traiter des passions, je prendrais ce ton d'enthousiasme qui les caractérise. Je les peindrais avec des traits de feu, & je mettrais tout en usage pour porter dans les cœurs, par la chaleur de mes tableaux, cette émotion vive & ce trouble enchanteur qui en font tout le charme, & tout le danger. Tantôt emporté par la fureur, & tantôt par la volupté, je parcourrais d'un vol rapide, les divers égaremens où elles nous entraînent. Echauffé moi-même par ces brûlantes images, je ferais aux hommes la peinture fidèle de cette funeste effervescence que

les passions excitent en eux; mais le pinceau de l'amitié doit être simple comme elle. Nous vous montrerons, Monsieur, dans une autre lettre ces peintures brûlantes des passions. Je ne fais toutefois (pour le dire en passant) s'il ne vaut pas mieux être de sens-froid pour apprécier les passions, que de partager en un sens leur délire. Nous avons plus besoin peut-être de conseils & de secours pour apprendre à vaincre, que de tableaux de nos défaites. Après ce préliminaire vient la définition de l'amitié. *Elle est, dit-on, un sentiment où nos sens n'ont point de part. Notre ame seule en est affectée; c'est le lien des cœurs vertueux & sensibles; malheureux ceux qui ne sentent pas le besoin d'aimer!* Ceci me rappelle un mot de l'auteur du livre de l'esprit: supposez dit-il, que votre ami le plus intime devienne sourd, aveugle & muet, vous cesserez dès lors de l'aimer; voyez donc comment les sens entrent dans nos attachemens les plus purs. L'homme est un être mixte en effet, il ne faut donc ni le matérialiser, ni le trop spiritualiser, il faut le prendre tel qu'il est. M. DIDEROT s'attache ensuite à prouver que le vulgaire n'est pas fait pour connaître & sentir l'amitié, qu'il y a très peu d'attachemens purs: (expression si équivoque & dont la philosophie moderne a tant abusé), que les hypocrites en amitié sont très communs:

que rien n'est si facile que de s'en imposer à foi-même sur ce sujet : que l'amitié bien différente de l'amour, est un feu doux, mais toujours égal qui nous échauffe sans nous consumer ; & que le tems ne fait qu'accroître. Pour nous donner l'idée d'une amitié portée au plus haut période, on nous rappelle ce fameux testament d'*Eudamidas de Corinthe* qui léguait à l'un de ses amis le soin de nourrir sa mère pendant sa vieillesse, & à l'autre, le soin de doter sa fille le mieux qu'il pourrait. Mais on nous déclare aussi que cet exemple est une exception très rare à la règle, selon ces paroles de MONTAGNE, *c'est un assez grand miracle de se doubler, & n'en connaissent point la hauteur ceux qui parlent de se tripler.* Les XXVI chapitres, qui suivent cette définition de l'amitié, traitent en premier lieu des diverses sortes d'amitiés qui régissent entre les hommes, & qui sont fondées ou sur des relations naturelles, comme celles des pères & des enfans, des frères & des sœurs &c, ou sur des relations accidentelles, comme celles des enfans pour leurs instituteurs, des femmes pour leurs maris, & réciproquement, ou sur des relations absolument libres, comme celles des femmes pour les hommes, & des hommes pour les femmes, des femmes entr'elles, & des hommes entr'eux. Secondement on examine l'amitié sous d'autres rapports,

l'amitié qui succède à l'amour, l'amitié des supérieurs & des inférieurs, des grands, des gens du monde, du peuple, & des bourgeois entr'eux : l'amitié des gens de lettres, des gens médiocres, des fots, de ceux qui vivent en communauté : enfin on observe l'amitié des différens âges, l'amitié de reconnaissance, de convenance, d'habitude, d'estime, de choix & de goût. Nous allons cueillir dans un si vaste parterre quelques fleurs dans tous les genres.

Les passions de la jeunesse, les défauts des parens, l'inégalité d'âge, le pouvoir, l'autorité souvent mal employée des uns, la subordination des autres, voilà ce qui rend faible l'amitié des enfans pour leurs pères & mères. *Si ceux-ci entendaient bien leurs vrais intérêts, ils laisseraient oublier à leurs enfans ce qu'ils sont par la nature, pour les faire souvenir sans cesse, par leur conduite, qu'ils sont vertueux.* Exemple touchant de piété filiale donné par *Pline le jeune*, lorsqu'au péril de ses jours, il se précipita dans les flammes du Vésuve pour sauver sa mère. Le ciel pour récompenser une action si louable, les conserva tous deux l'un à l'autre. Mais si l'amitié des enfans pour leurs pères est rare, malgré quelques exemples, celle des pères quoiqu'on en dise, pour leurs enfans ne l'est guères moins. Ce n'est pas nos enfans que nous aimons, c'est notre empire sur eux.

ce sont nos projets d'amour - propre , d'ambition , c'est nous-mêmes. La disproportion d'âge - met ordinairement une trop grande différence entre les goûts ; la prudence ne permet pas d'ouvrir assez son cœur à ses enfans pour former une véritable amitié. *Mais la vertu & le rapport des caractères rompent aisément les barrières qui paraîtraient s'opposer à une union si pleine de charmes. L'histoire de Seleucus & d'Antiochus en est une preuve d'autant plus frappante , que la véritable amitié habite rarement sur le trône. L'amitié prétendue des grands - pères pour leurs petits enfans doit presque toute son existence à l'amour - propre , & au désir insatiable que nous avons de gouverner. Voilà la triste philosophie de la Rochefoucault , & de quelques modernes. Un d'entr'eux dit quelque part , que les grands - pères n'aiment si fort leurs petits enfans , que parce qu'ils voyent en eux les ennemis de leurs ennemis. Combien j'aime mieux le vulgaire se laissant aller tout bonnement à l'instinct de la nature , que ces raisonneurs qui vont cherchant sans cesse dans nous-mêmes des prétextes de nous avilir. L'amitié des enfans les uns pour les autres peut n'être pas solide ; mais à coup sûr elle est vraie , & la vérité est un des principaux caractères du sentiment. En effet cette amitié n'est qu'une espèce d'instinct , un attrait victo-*

rieux : heureux âge où le plaisir d'aimer n'est jamais mêlé d'amertume !

Si les enfans n'aiment pas leurs maîtres, leurs instituteurs, c'est bien plus à ces derniers qu'à la nature qu'il faut l'attribuer. C'est une vérité que M. ROUSSEAU presse vivement dans *son Emile*. L'amour de la liberté, l'horreur de tout assujettissement indispose & prévient les enfans contre leurs maîtres, mais si ceux-ci savent se conduire avec art, avec prudence, en amis, & non en mercenaires comme la plupart, ils obtiendront bientôt l'amour & la reconnaissance de leurs élèves.

L'amitié des frères & des sœurs n'étant point troublée par la jalousie qui naît de la ressemblance des occupations entre les personnes d'un même sexe, ni par la méfiance qui naît de la connaissance du monde, cette amitié, dis-je, est d'ordinaire naïve & pure, surtout si l'on considère que la différence de sexe ajoute toujours au sentiment. Mais quelque tendre que soit ce lien, triste sort de l'humanité ! la cause la plus légère, l'intérêt le plus vil peuvent l'altérer, & même le rompre. Que les parens craignent d'exciter aucune jalousie entre leurs enfans : ce stimulant dangereux produit plus d'effets sinistres que de bons, surtout si l'un a sur l'autre une supériorité réelle, car alors l'envie se joignant à la jalousie devient la plus intrai-

table de toutes les passions. A l'égard des sœurs, pour une raison de s'aimer, comme celle qui vient de l'habitude de vivre ensemble, elles en ont mille pour se craindre, & par conséquent pour se hair. La principale, c'est la beauté de l'une qui éclipsé l'autre, & surprend tous les hommages. De là l'aigreur, la haine. *Il est difficile de rester dans l'indifférence pour ceux qui nous touchent de près, nous avons trop d'intérêt à les bien connaître pour ne les pas étudier; & quand nous n'aimons pas ceux avec qui nous vivons, il faut que les motifs qui nous en éloignent soient insurmontables. Il est vrai aussi que lorsque la nature bienfaisante fait naître entre les frères & les sœurs, cette conformité d'esprit & de sentiment qui seule peut former des liaisons durables, l'attrait est beaucoup plus vif qu'entre deux personnes qui ne doivent souvent leur amitié qu'à des circonstances heureuses. A l'égard de nos Parens, nous les aimons comme tout ce qui nous appartient, comme nos chevaux, nos terres: le sentiment qui n'est fondé que sur la parenté, est une chimère inventée par l'intérêt & la vanité, que le préjugé accrédite, que l'habitude perpétue, & que l'ineptie encense. Je vous laisse le soin, Monsieur, d'apprécier ces maximes. Quoiqu'il en soit, s'il peut y avoir un sentiment vraiment pur & désintéressé, c'est sans*

doute l'amitié entre les maris & les femmes. Réunis par tant de liens, quel sort plus heureux que le leur, si trop souvent des passions étrangères, l'ambition, l'intérêt, une aveugle sensualité, ne présidaient à la plus douce de toutes les unions. Aussi rien de plus angélique, ni de plus infernal que le mariage, suivant les auspices sous lesquels il fut formé. *Couvrons d'un voile impénétrable tant d'objets dont la pudeur rougit, que la Religion reprouve, & que l'honnêteté condamne.* Fixons plutôt les yeux sur Arie (a) femme de Poetus, modèle d'amour conjugal, & concluons que ce sexe jugé si faible, est capable aussi bien que l'autre de ces actes d'héroïsme que dicte le sentiment, quand il est joint au devoir. Mais il faut l'avouer, les femmes pour l'ordinaire plus faibles encor que tendres, & dominées par un amour excessif d'elles-mêmes, sont rarement capables d'un sentiment suivi & raisonné. Aussi ne faut-il pas trop croire à l'amitié de la plupart d'entr'elles, quoiqu'en général elles en fassent plus de *montrer* que les hommes. Elles seraient plus susceptibles d'amitié pour les hommes que pour les femmes, c'est-à-dire, de ce sentiment mixte qui, selon la Bru-

(a) Lettre de P I I N E. L. III. chap. 16.

yère, tient le milieu entre l'amour & l'amitié. Mais au fond il vaut mieux, se défier de ces amitiés *platoniques* d'un sexe pour l'autre. *On croit n'avoir que de l'amitié quand on a déjà du goût, & lorsqu'on s'apperçoit du goût, l'amour a déjà fait trop de progrès pour qu'il soit tems de lui résister.* Dailleurs, si le commerce des hommes est dangereux pour les femmes, celui des femmes ne l'est pas moins pour les hommes, en rétrécissant leurs idées, en les forçant de s'occuper de petites choses.

Malgré quelques exemples, il est rare de voir l'amitié succéder à l'amour: Tout devient froid après une effervescence aussi violente que celle des sens. Heureuses cependant ces personnes privilégiées qui savent enfin épurer des flammes illégitimes par un sentiment aussi saint que celui de l'amitié! Plus heureuses encor, Monsieur, n'en déplaît à notre auteur, celles qui n'ont point de flammes coupables à épurer.

De l'amitié des supérieurs pour leurs inférieurs, & de celle des inférieurs pour leurs supérieurs. De tous les hommes, les souverains sont les plus malheureux en amitié: la plupart de ceux qui les environnent, ne sont que des simulacres de la vertu. Intéressés à tromper sans cesse ceux dont dépend leur fortune, les courtisans ne s'offrent jamais que sous une forme agréable & empruntée, ils sont au bout de plu-

siècles années ce qu'ils étaient le premier instant. Les particuliers peuvent avoir dans leurs amis, quand ils sont vertueux, des juges intégres, des censeurs sévères, les souverains n'ont le plus souvent que des flatteurs qui les empoisonnent. L'histoire ancienne & moderne nous offre cependant des exemples respectables de l'amitié la plus tendre des souverains envers leurs sujets, sans que les premiers aient eu lieu de s'en repentir. *Auguste jouissait avec Agrippa de toute la douceur d'un sentiment qui seul peut soulager du fardeau d'un Empire : Il avait trouvé dans ce citoyen fidèle un homme qui l'estimait assez pour ne le point flatter, & assez vertueux pour n'aimer qu'Auguste dans l'Empereur. Le conseil qu'il lui donna d'abdiquer l'empire, en est une preuve non suspecte, & fait autant d'honneur au souverain qui consulte sur un sujet si important, qu'au sujet assez courageux pour en décider. Heureux le monarque qui trouve ainsi un homme digne de sa confiance !* Je ne fais si ce tableau est aussi fidèle qu'agréable : le vice & l'adulation prennent tant de masques, & jusqu'à celui de la vertu, quand il paraît convenir. Auguste était d'ailleurs un si méchant homme, si fourbe, si dissimulé dans ses vains projets d'abdications, Les tirans, les *proscripteurs* de leurs concitoyens me paraissent si peu capables de cette amitié qui ne peut,

comme on l'a dit plus haut, subsister fans la vertu, que, tout bien considéré, je crois l'exemple d'Auguste peu imposant. Qui fait d'ailleurs si cet Agrippa n'était point un adroit fripon, qui par un raffinement de flatterie voulait peut-être, de concert avec lui, ménager à son maître l'honneur apparent d'aimer & de pouvoir entendre toute vérité, & peut-être aussi donner lieu par cette ouverture aux autres courtisans, de développer leurs sentimens secrets. A cet exemple assez mal choisi selon nous, substituons l'exemple du bon Roi HENRI IV, dont SULLY fut vraiment l'ami intègre & désintéressé.

Comme fans l'égalité, point de liberté entière, & par conséquent point d'amitié, celle-ci doit se rencontrer pour le moins aussi rarement dans un sujet pour son souverain, que dans ce dernier pour son sujet. La crainte de déplaire à celui qui a tout pouvoir, resserre le cœur : il faut beaucoup d'adresse, de vertu, de courage pour oser dire la vérité à son Roi : combien donc l'amitié d'un sujet pour son maître doit-elle être difficile à former ! & combien ses progrès doivent-ils être lents ! *Obligé à chaque instant de vaincre de nouveaux obstacles, n'osant montrer la vérité toute nue, de peur de blesser les faibles yeux d'un monarque accoutumé à la voir toujours voilée ; forcé de l'orner de fleurs, elle qui dé-*

daigne tout autre ornement que ceux dont l'austère vertu fait la parer ; contraint même quelquefois de la déguiser sous les viles apparences de la flatterie, pour la faire parvenir jusqu'au trône ; quel pénible effort pour un cœur ennemi de l'artifice & du mensonge ! Mais aussi quand on a passé ces sentiers épineux, & que la force du sentiment a surmonté les périls même où il s'expose, que la vertu a franchi la barrière qui sépare un sujet de son Roi, & qu'elle les a rendu dignes l'un de l'autre, plus un sujet a d'obstacles à surmonter, plus son attachement est tendre pour son souverain ; & son affection s'est accrue en proportion des peines qu'elle lui a causé.

Les rois ne sont pas les seuls qui trouvent difficilement des amis. Les grands en général en ont rarement parmi leurs inférieurs, & encor moins parmi leurs égaux. Enivrés de leurs grandeurs, dévorés par l'ambition, ils ne voyent dans ceux-ci que des rivaux plus ou moins dangereux. Or où la passion domine, tout autre sentiment est effacé. On a vu toutefois des cœurs vertueux se conserver purs au milieu même de la corruption des cours : on a vu des Scipion, des Lélius, des Sully, des Mornay, des Montausier & plusieurs autres modèles de la vertu la plus sévère & la plus digne de l'amitié.

Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée
 Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,
 Un cristal toujours pur , & des flots toujours
 clairs

Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

De l'amitié des gens du monde. On ne parle dans le monde que d'amitié. Mais quels sont les motifs de ces prétendus attachemens dont on se pare ? dans la jeunesse , c'est le goût des plaisirs , du libertinage : dans un âge mûr , c'est l'intérêt , l'ambition. Tel voit dans un homme en place l'objet le plus digne d'être aimé. *Il est* , comme a dit un homme d'esprit , *l'ami né de tous les Contrôleurs - Généraux* , sans qu'il lui en coûte le plus léger effort de sentiment. Tel autre pénétrant jusques dans l'avenir , ménage & caresse d'avance celui qu'il prévoit devoir un jour s'élever , & contribuer à sa fortune. Et puis en général , comment l'amitié germerait-elle au milieu du tourbillon du monde , où l'on n'a le loisir ni de se connaître , ni de s'étudier , ni même de se voir ; à peine a-t-on le tems d'exister.

*Toujours l'air affairé , sans avoir rien
 à faire.*

G R E S S E T.

De l'amitié des Bourgeois. Qui a vécu avec un d'eux, a vécu avec tous. Un Bourgeois est le même aujourd'hui qu'il était il y a mille ans. *Bonhomie*, attachement inviolable aux anciens usages, uniquement parce qu'ils sont anciens, voilà le Bourgeois en toute nation. Aussi aiment-ils tout ce qu'ils doivent aimer, & n'aiment-ils que ce qu'ils doivent aimer. L'instinct & le devoir guident leur choix; ils n'ont pas besoin d'autres motifs; leur cœur & leur esprit sont sans art, & leur simplicité fait leur bonheur. C'est parmi eux qu'on trouve les familles les plus unies. Mais comme ils sont dépourvus de la finesse du tact, ils n'ont guères de préférence que celle qu'un degré de parenté plus ou moins proche semble leur imposer. Ainsi le devoir & la vertu peuvent produire les mêmes effets à l'extérieur; mais la douceur du sentiment, & peut-être le sentiment même restent ignorés. Quant au bas peuple, nous dit-on, il n'a que des sensations, & point de sentiment. Il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, *l'enfance de la nature*. Surtout l'avilissement où le réduit la pauvreté est la cause du peu de sensibilité dont il est susceptible: il en est de la pauvreté comme de la peur; elle anéantit tout autre sentiment. Le malheureux qui manque de subsistance, ou qui craint d'en manquer le lendemain,

n'aime personne, & ne peut rien aimer : le tableau de sa misère l'occupe uniquement, & l'amitié veut un cœur tout entier. Heureux les états où le peuple ne se reconnaît pas à ces traits !

De l'amitié des gens de Lettres. C'est parmi les savans qu'on doit, nous dit-on, trouver les amis les plus parfaits, Les querelles littéraires font des exceptions trop rares pour détruire cette assertion. (C'est ce que tout le monde n'accordera pas.) Les vrais savans étaient moins rares dans le siècle passé, & plus unis entr'eux que dans celui-ci. Comme les hommes dignes de ce titre travaillent plutôt pour la satisfaction qu'ils trouvent à s'instruire, que pour se rendre recommandables, ils sont bien moins sujets à cette basse jalousie qu'engendre la vanité. Un sage bornant toute son ambition à acquérir de nouvelles lumières trouve son bien-être dans lui-même : un ami n'est pour lui, ni un protecteur, ni un confident, ni un *remplissage* ; c'est un émule, mais un émule chéri ; c'est un autre lui-même ; & comme il ne connaît que les besoins d'un cœur honnête, un ami suffit pour le remplir. L'étude & l'amitié partagent ainsi ses jours, & concourent à l'envi à faire sa félicité. Il n'en est pas ainsi des beaux esprits de profession qui n'ont d'existence que dans l'opinion des autres, & d'amis que leurs admirateurs ;

mirateurs; mais un sentiment qui n'est fondé que sur la vanité est fragile comme elle, aussi la plus légère censure le détruit-elle aisément. Ces êtres frivoles qu'on nomme *Beaux-esprits*, sont comme les Grands-Seigneurs, qui savent tout, sans avoir rien appris: ils regardent les savans comme de stupides érudits, & pour eux un bon mot sert de solution aux problèmes les plus difficiles. *Encor si leur orgueil était satisfait d'être les arbitres du goût en fait de bagatelles, ils ne seraient au moins qu'inutiles; mais ces Beaux-esprits osent exercer leur despotisme sur les objets les plus graves. Le gouvernement, les mœurs, la religion même, tout est de leur ressort; il n'est permis de croire que ce qu'ils jugent digne d'être cru. Ils s'annoncent comme tolérans, & sont les plus grands persécuteurs de ceux qui osent penser autrement qu'eux. Ils se disent citoyens du monde, & ne le sont seulement pas de leur patrie, qu'ils ne craignent pas de troubler par les systèmes les plus dangereux; ils se décorent enfin du titre imposant de Philosophes, & c'est tout dire, Telles sont les propres paroles de notre auteur. Ce portrait est d'après nature. Enfin, conclut-il, les traits lumineux, répandus dans leurs écrits & dans leurs discours, n'ont qu'une clarté éphémère; ou plutôt semblables à ces feux brillans qui s'allument dans l'air, qu'un*

même instant voit éclore & s'anéantir, il n'en reste aucune trace, & les yeux mêmes qui viennent d'en être éblouis, la cherchent en vain dans le vide immense qu'elle laisse après elle. Un caractère semblable paraîtra sans doute peu propre à l'amitié, & il serait superflu d'avancer aucune preuve pour en convaincre.

De l'amitié des gens médiocres & des fots.
 La médiocrité de certaines gens ne leur ôte cependant pas l'amour-propre; ils veulent jouer une espèce de rôle dans les sociétés où ils se trouvent, & pour n'être arrêtés sur rien, ils ramassent indifféremment ce qu'ils ont entendu dire, & l'emploient sans choix, selon l'occasion: comme ils sont incapables d'observations & de combinaisons, tout le monde leur convient également. Ils prennent l'humanité qui fait ordinairement la base de leur caractère, pour de l'amitié: aussi les gens médiocres croient-ils avoir autant d'amis qu'ils ont de connaissances, & ils s'intriguent sans cesse pour les obliger, ils les persécutent même souvent pour leur faire embrasser tel ou tel parti: en un mot, l'amitié est pour eux un état qu'ils remplissent avec autant de dignité que de zèle. Ils se trouvent heureux de cette amitié, mais leur bonheur est aussi froid que leur sentiment. A l'égard des fots, la prétention étant leur vice dominant, ils ont tous

les goûts en apparence , afin de se faire des admirateurs dans tous les genres. Pour combler enfin leur plate vanité, ils sont protecteurs. Mais faute d'adresse ils provoquent souvent, & indisposent leurs protégés, qui dès - lors ne voyent plus en eux que des fots yvres de vanité, qui, pour la satisfaire, ne rougissent pas d'employer les moyens les plus bas, & les dégagent ainsi de toute reconnaissance. Un fot, tel que ceux dont je parle, porte dans ses sentimens la même prétention & la même platitude que dans ses goûts. Comme tout son être n'est qu'un prestige, son amitié suit le même sort; il paraît fanatique sur cet objet, parce que tout ce qui n'est pas vrai, est toujours outré. Les gens médiocres peuvent y être trompés, & regarder les expressions gigantesques & forcées dont il se sert, comme des preuves de son attachement; mais ceux qui ont le tact plus fin, s'apperçoivent bientôt qu'il n'est excessif que parce qu'il veut persuader ce qu'il ne sent pas, & ce qu'il est incapable de sentir.

De l'amitié des différens âges. Comme la façon d'envisager les objets, soit matériels soit intellectuels, varie selon les différens âges, il en est de même de celle de sentir. Il résulte de cette observation que la manière d'aimer est proportionnée au degré de force & d'élévation plus ou

moins grand de notre esprit. Dans le premier âge, les amitiés ne sont que des goûts formés par le hasard; ce n'est que dans l'âge mûr que nous pouvons sentir le prix d'un véritable ami. Le bonheur en tout genre est fait pour cet âge heureux; le feu des passions commence à s'amortir; nos desirs sont réfléchis & plus modérés; nos jugemens en sont plus sûrs, parce qu'ils sont plus exempts de préventions.

L'expérience que nos propres fautes & celles des autres nous ont acquise, met ordinairement une tête bien faite à l'abri d'en commettre à l'avenir; la réputation que notre mérite personnel ou nos talens ont pu mériter, est dans tout son éclat: en un mot, c'est l'âge de la jouissance, non pas de cette jouissance tumultueuse, qui pour vouloir jouir de tous les biens à la fois, ne jouit d'aucun en particulier, mais de cette jouissance douce & paisible, dont l'ame peut se rendre compte, & dont la réflexion ne fait qu'augmenter la félicité. Cet heureux tems passé, nous ne faisons plus que décroître insensiblement, jusqu'à cet âge où prêts à quitter la vie que nous sentons à peine, nous ne sommes cependant occupés que des moyens de la prolonger. Tel est le sort des vieillards: les besoins physiques sont les seuls qui leur restent; leurs organes sont trop émouffés, & leur ame trop engourdie pour éprouver

ce doux frémissement, & cette agitation agréable que le sentiment fait naître. Ils n'ont plus qu'une amitié d'habitude & que des pleurs de faiblesse.

De l'amitié de reconnaissance. L'amour-propre sert de base à toutes les passions. Ce principe une fois établi, on ne me nierapas sans doute que les bienfaits ne fassent contracter une dette à celui qui les a reçus, envers son bienfaiteur; & que sur cet article au moins, celui qui oblige n'ait un petit degré de supériorité sur l'obligé. Toute supériorité nous humilie, dans quelque genre que ce soit; & il est rare de trouver un homme assez parfait pour jeter les yeux sur un autre plus élevé que lui, ou à qui il doit, sans éprouver un léger mouvement d'envie, & ce mouvement est bien opposé à l'amitié. Comment sentir de l'attrait pour l'objet qui contrarie la plus chère de nos passions? Il n'est donc pas dans la nature d'aimer ceux dont nous avons reçus des services importants: bien loin de nous plaindre du peu de sentiment que nous remarquons quelquefois dans ceux que nous avons obligé, nous devrions être surpris d'en recevoir des véritables témoignages d'amitié, & dire avec étonnement: *Je les ai comblés de biens, & cependant ils m'aiment encor.* Mais, dit-on, les enfans ne s'attachent que par les bienfaits: j'en conviens; mais leur fai-

blesse & leur incapacité leur rendant nécessaires tous ceux qui les environnent, & cette vérité leur étant démontrée à chaque instant, ils ne sauraient être humiliés d'une supériorité indispensable, & qu'ils se flattent d'ailleurs d'exercer à leur tour. A l'égard de l'espèce de goût que nous sentons pour ceux qui ont bonne opinion de nous, & qui nous en donnent des preuves, la reconnaissance qui l'a fait naître, loin d'humilier l'amour-propre, est payée par cet amour-propre même avec d'autant plus de plaisir, qu'il est rare qu'il regarde comme une grâce, ce que la présomption naturelle à tous les hommes lui fait voir comme une justice. Les deux genres d'amitié fondés uniquement sur la reconnaissance que je viens de citer, ne prouvent donc rien contre ce que j'ai osé avancer. D'après cela, on n'est en droit d'exiger de celui qu'on a obligé que des soins, des secours, & les mêmes services que nous lui avons rendu; mais jamais d'amitié; car le sentiment ne se vend, ni ne s'achète. Tous ces principes de notre auteur sur l'amitié de reconnaissance me paraissent subtils, & tout au moins trop généraux. Il est si naturel d'aimer ceux qui nous font du bien! D'ailleurs quel bien peuvent produire ces maximes quintessenciées, que de dégoûter les bienfaiteurs, & de colorer en quelque sorte le plus noir

de tous les vices , l'ingratitude. Revenons à quelques propos plus agréables : il ne peut y avoir entre deux amis , ni bienfaits , ni obligation ; & c'est avec raison qu'ARISTOTE a dit , *qu'ils ne peuvent ni se rien donner , ni même se rien prêter* , parce qu'ils ne font qu'un en deux corps. C'est aussi pourquoi lorsque DIOGÈNES le Philosophe avait besoin d'argent , il disait *qu'il le redemandait à ses amis ; non qu'il le demandait.*

De l'amitié de convenance. Il est certain qu'en observant les hommes avec attention , on s'appercevra aisément que la plupart de leurs amitiés n'ont de principes que la convenance , & qu'elles ne subsistent que par elle ; que s'ils changeaient d'état , ou de société , ils changeraient d'amis. Aussi peu d'hommes à soixante ans ont-ils les mêmes amis qu'à vingt-cinq , & cela sans aucune cause. *On se perd* , dit-on , *sans savoir pourquoi* : Pour moi , je le fais bien : c'est qu'on s'était lié *sans savoir pourquoi.*

De l'amitié d'habitude. Les ames timides & les esprits médiocres sont plus sujets que les autres aux attachemens d'habitude : *ils aiment un objet aujourd'hui , sans aucune autre raison que celle de l'avoir aimé la veille ; & il en sera de même le lendemain.* Mais quoique ces attachemens soient froids , ils sont cependant opiniâtres ;

on fait même gré à PHILINTE de passer sa vie avec LISIMAQUE, de l'ennuyer peut-être, & de s'ennuyer de même, parceque cette liaison habituelle ressemble à l'amitié. Ce sentiment si peu connu & si peu senti, a cependant tant d'empire sur les hommes, qu'ils révèrent jusqu'à son ombre, & que son nom seul excite la vénération ; mais comme ils ne le connaissent que de nom, l'apparence leur suffit.

De l'amitié d'estime. De tous les sentimens qu'on peut inspirer, celui de l'estime est sans contredit le plus flatteur : il sert quelquefois de base à un autre beaucoup plus tendre & plus agréable ; mais il s'en faut bien qu'on aime tous ceux qu'on estime : en général même, le sentiment trop raisonné est ordinairement peu senti ; & quand on n'aime que par principe, on aime faiblement. Ce n'est pas que l'estime ne soit nécessaire à l'amitié pour la rendre durable ; mais elle ne forme jamais qu'un sentiment froid & insipide quand le cœur n'est pas entraîné par l'attrait. On confond sans cesse dans le monde l'estime & l'amitié, il est vrai qu'elles se ressemblent par un grand nombre de leurs effets, mais l'une peut cependant exister sans l'autre. " ALEXANDRE, peu de jours avant
 „ de livrer cette fameuse bataille qui devait
 „ décider du sort de la Perse, & lui don-

ner un nouveau maître; se baigne imprudemment dans le fleuve de Cydne; il est aussi-tôt saisi d'un froid mortel; il perd le sentiment, & paraît n'avoir qu'un instant à vivre. Les soins de ceux qui l'environnent le rappellent enfin à la lumière; mais ses jours sont encore en danger. PHILIPPE, son médecin, lui propose un breuvage qui doit bientôt lui rendre la santé, & le mettre en état de poursuivre ses conquêtes. Prêt à le prendre, il reçoit une lettre de PARMÉNION son favori, qui l'avertit que ce breuvage est empoisonné, que DARIUS a gagné PHILIPPE par des présens, & l'espérance des plus grands honneurs, & qu'il doit trouver la mort dans le remède qui lui est préparé. ALEXANDRE, sans s'émouvoir, fait appeler son médecin, lui présente d'une main l'avis qu'il vient de recevoir, & de l'autre prend la coupe & avale sans hésiter la potion qu'elle contient. La lecture de la lettre de PARMÉNION ne produisit aucun effet sur PHILIPPE; il ne témoigna que du mépris pour ses accusateurs, & la prompte guérison d'ALEXANDRE le convainquit de sa fidélité. Cette action sublime du vainqueur de l'Asie, est une des preuves d'estime des plus mémorables que l'histoire nous ait transmise, Sa confiance est sans bor-

„ ncs, la connaissance qu'il a de la ver-
 „ tu de son médecin ne laisse aucune pla-
 „ ce à la méfiance : il lui sacrifie toute idée
 „ de soupçon, & lui abandonne le soin
 „ de ses jours & de sa gloire, plus cher
 „ encor pour lui que la vie. L'estime &
 „ le courage suffisent pour un pareil trait.
 „ Il n'est pas nécessaire d'aimer; mais l'esti-
 „ me n'occupe que l'esprit, & ne produit
 „ sur celui qui la ressent qu'une admira-
 „ tion stérile pour son bonheur; l'amitié
 „ seule a droit de remplir son ame, com-
 „ me elle a seule le privilège de faire des
 „ heureux. „ Nous avons rapporté fidèle-
 ment ce trait d'histoire cité par l'auteur
 afin de donner une idée de sa manière en
 ce genre.

De l'amitié de choix. Si l'amitié de choix
 était toujours guidée par l'estime, on n'au-
 rait jamais à se repentir de l'avoir contrac-
 tée: mais beaucoup de gens prennent des
 amis au hasard, comme si ce choix était in-
 différent. Ils font l'emplette d'un ami, com-
 me on fait l'achat d'une maison où l'on n'a
 point intention de loger, en un mot, pour
 être sur *le bon ton*, pour qu'il ne manque
 rien à leur réputation. Surtout il leur en
 faut un élevé en dignité, pour pouvoir dans
 l'occasion se donner de l'importance. D'au-
 tres prennent des amis par une autre sorte
 de vanité: ils croient que leur mérite ou
 leurs talens réjaillissent sur eux, & leur

donnent plus de poids & de considération dans le monde. Aussi comme nous le disons, ce n'est pas le cœur, c'est la vanité seule qui choisit en pareil cas : car il y en a de tout genre ; & après celle du luxe , il n'y en a point de plus commune que celle d'avoir des amis célèbres.

De l'amitié de goût. L'habitude de se tromper réciproquement dans le monde est si commune, qu'on la porte jusques dans les choses les plus sacrées , & même dans l'amitié. Ecoutons là dessus le bon Charron dans son vieux langage. *Combien d'hyperboles, d'hipocrisies, & d'impostures au vu & au su de tous ; de qui les donne, qui les reçoit, & qui les ouit ; tellement que c'est un marché & un complot fait ensemble de se moquer, mentir & piper les uns les autres ; & faut que celui-là qui sait que l'on lui ment impunément, dise grand-merci ; & celui-ci, qui sait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontée, s'attendant & se guettant l'un l'autre qui commencent, qui finira, bien que tous deux voudraient être retirés.* Le sentiment n'a donc parmi le plus grand nombre des hommes, d'existence que dans leurs discours : ils ont substitué à sa place de vains complimens ; & l'amitié n'a plus d'autre temple qu'un petit nombre d'ames privilégiées que la vertu elle-même a pris le soin de former, pour servir de modèle à l'univers. Ces ames

pures où l'art n'a point trouvé d'entrée,
 & dont la candeur fait le principal ornement,
 sont seules capables de connaître le bonheur d'aimer,
 d'en jouir & de le faire goûter à ceux qui sont assez vertueux pour
 en être dignes. Après avoir tant parlé des amitiés fausses,
 apparentes, terminons cet extrait par tracer le portrait d'une véritable amitié :
 elle est rare sans doute : aussi ARISTOTE s'écriait-il de son tems,
ô mes amis , il n'est point d'amis. Cependant quelque respect que j'aye pour ce grand
 Philosophe, " j'oserai appeller d'une décision aussi humiliante pour
 " l'humanité ; je sens que mon cœur la défavoue , & jетrouve des preuves contr'elle
 " trop glorieuses & trop dignes de la vénération de tous les siècles, pour ne pas réclamer
 " contre une imputation aussi odieuse. Mais, après avoir souillé ma plume par l'es-
 " quisse imparfaite des faiblesses & des passions que les hommes décorent du nom
 " de sentiment pour pouvoir impunément faire respecter jusqu'à leurs vices ; ose-
 " rai-je, ô céleste Amitié ! peindre tes charmes, dont la vertu seule & la pureté
 " sont tout l'ornement. En parcourant les objets qui nous avilissent & nous
 " déshonorent, n'en ai-je point contracté les travers ? N'ont-ils point laissé
 " d'empreintes dans mon ame ? Si j'en crois mon cœur, son hommage est encor
 " digne de toi ; & l'art séducteur de voiler le mensonge des attraits immortels de

„ la vérité, n'a point altéré sa candeur ;
 „ mais daigne le purifier encor du levain
 „ secret de l'amour - propre & de la vanité ;
 „ & pour mériter de peindre le sentiment
 „ dans toute sa pureté, rend-moi digne
 „ de celui qui fait mon bonheur.

„ Si presque toutes les amitiés (peut-être
 „ même les plus respectées dans le monde)
 „ ne sont fondées que sur les passions ; &
 „ si le sentiment le plus propre à les sub-
 „ juguer , n'en est le plus souvent que le
 „ vil ministre, il en est un d'un ordre su-
 „ périeur qui ne participe en rien de ces
 „ faiblesses qui dégradent les hommes. Il
 „ élève au contraire notre ame au-dessus
 „ d'elle-même, & nous rend dignes de
 „ la félicité dont il nous fait jouir, il ras-
 „ semble tous les avantages, dont l'amitié
 „ est susceptible, & en écarte tous les dé-
 „ fauts. Par lui la retraite la plus obscure
 „ devient le séjour du bonheur ; l'ennui,
 „ le chagrin, les dégoûts, tout disparaît à
 „ son aspect, & le désespoir même n'a point
 „ d'entrée dans un cœur qu'il habite ; les
 „ fleurs dont sa carrière est ornée, sont im-
 „ mortelles comme lui, & ne se flétrissent
 „ jamais. Il embellit tout ce qui nous en-
 „ vironne ; les jours fereinsont son ouvra-
 „ ge, il est l'asile de la paix, & la ré-
 „ compense de la vertu. Cette amitié si
 „ rare, & seule digne d'en porter le nom,
 „ n'est point l'effet de l'estime, ni même

„ de la réflexion. Elle ne combine point,
 „ elle nous entraîne : deux cœurs faits pour
 „ être unis se trouvent liés par un attrait
 „ invincible dont ils ne démêlent pas
 „ eux-mêmes le principe. Ils sentent qu'ils
 „ sont nécessaires l'un à l'autre, que leur
 „ bonheur, ou leur malheur réciproque est
 „ inséparable ; en un mot, ils sentent qu'ils
 „ s'aiment ; tout le leur dit ; ils n'en cher-
 „ chent point la cause ; la jouissance de leur
 „ bonheur leur tient lieu de tout : en vou-
 „ lant l'analyser, ils ne feraient que l'af-
 „ faiblir. On est bien près de cesser d'être
 „ heureux, quand on a besoin de se
 „ prouver qu'on doit l'être. Il en est de
 „ même du sentiment : dès qu'on en cher-
 „ che les motifs, c'est un sentiment faible.
 „ La raison est faite pour l'approuver ; mais
 „ c'est le goût qui doit le faire naître : c'est
 „ cet attrait inexplicable qui faisait dire à
 „ MONTAGNE, lorsqu'on lui deman-
 „ dait pourquoi il avait tant aimé la Boétie.
 „ *C'est parce que c'était lui, parce que c'é-*
 „ *tait moi.* Réponse sublime dictée par le
 „ sentiment même, & seule capable d'ex-
 „ primer celui qui l'unissait à son ami. Quels
 „ termes, en effet, pourrait-on emplo-
 „ yer qui rendissent mieux cette amitié
 „ distincte, qui de deux âmes n'en fait
 „ plus qu'une, dès que le goût les a join-
 „ tes ? Tout est commun entre deux amis,
 „ & l'activité réciproque de leurs sentimens

ne laisse jamais de vuide dans leur cœur.
Les témoignages d'affection qu'ils se donnent mutuellement, sont d'autant plus vrais & plus tendres, qu'ils n'attendent d'autre récompense que celle d'aimer & d'être aimés. Ils n'ont pas besoin d'avoir recours aux paroles toujours inférieures à ce qu'elles veulent exprimer; quand on aime véritablement. Le langage du cœur, mille fois plus énergique, méprise ces expressions vulgaires qui n'ont de force que parce qu'elles sont les interprètes de sentimens faibles. Sans se parler, on se dit qu'on s'aime; sans se voir même, on se le dit encore: la seule existence en est une preuve.
Quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'être supérieur aux autres hommes par son génie ou ses talens, pour connaître & goûter le bonheur de l'amitié, il faut cependant une finesse de tact qui est incompatible avec la médiocrité. C'est l'élévation de l'esprit qui donne au sentiment cette fermeté & cet agrément, qui le rendent inaltérable. Mais si les qualités de l'esprit resserrent le nœud de l'amitié & y répandent des charmes, la vertu doit en être la base. C'est le goût de l'honnête & du vrai; c'est l'amour de la vertu qui fait naître en nous le besoin d'aimer, pour trouver dans un ami un soutien contre nos propres faiblesses. C'est

„ l'attrait qui le développe, quand notre
 „ cœur nous présente l'image du bonheur
 „ dans l'objet qu'il a choisi; mais cette an-
 „ ticipation du bonheur céleste, ne saurait
 „ être sentie que par des âmes aussi hon-
 „ nêtes que sensibles, qui ne connaissent
 „ le prix du sentiment, que parce qu'elles
 „ sont dignes de l'inspirer. O vous que
 „ l'ivresse des passions tient encore affer-
 „ vis, qui flottez, sans cesse entre l'espé-
 „ rance & la crainte, faibles jouets de l'in-
 „ constance & du caprice de la fortune &
 „ des plaisirs, secouez un joug qui vous
 „ avilit & qui empoisonne vos jours. L'a-
 „ mitié vous offre des liens qui rendront la
 „ paix & l'innocence à votre âme. Votre cœur
 „ usé par des plaisirs que vous n'avez goûtés
 „ qu'à l'aide de l'erreur de vos sens, &
 „ qui sont perdus pour vous, reprendra alors
 „ une nouvelle vie; la carrière du bonheur
 „ vous est encor ouverte. Aimez, & vous
 „ serez heureux; soyez vertueux, & vous
 „ serez dignes d'aimer.

Telle est, Monsieur, la conclusion de cet
 ouvrage que nous avons cru devoir met-
 tre toute entière sous vos yeux. En gé-
 néral il nous a paru intéressant. Il y a quel-
 ques chapitres un peu maigres, quelques
 matières qui ne sont qu'effleurées : on don-
 ne quelquefois un trait d'histoire, une jo-
 lie phrase au lieu du raisonnement que
 l'on attendait. On trace des portraits des
 hommes

hommes en général , qui paraissent plutôt convenir aux habitans d'une ville immense , telle que Paris , qu'à tous les individus. A force de diviniser l'amitié , on en fait presque un être de raison ; on dénigre un peu l'humanité pour réaliser davantage le phantôme métaphysique qu'on se forge : on charge certains portraits pour les rendre plus vifs. Au reste , il est plus aisé de relever ces défauts , que de mieux faire.

On ressent dans presque toute la Suisse la disette des grains , qui afflige une grande partie de l'Europe , & l'on s'occupe des moyens de la prévenir. Jugez-en , Monsieur , par la lettre suivante , qui nous a été adressée. Vous applaudirez sans doute avec nous au zèle patriotique qui l'a dictée.

Les soins que vous vous donnez , Messieurs , pour faire circuler les richesses des sciences & des arts , avec les fleurs de la belle littérature , me persuadent que vous n'exclurez pas de votre journal les idées les plus simples , dès qu'elles pourraient tendre à rappeler une abondance plus précieuse encore ; celle de première nécessité , sans laquelle toutes les autres sources tarissent. L'idée que j'ai en vue est si commune au premier coup d'œil , que tout autre qu'un patriote n'oseraît la proposer. C'est peut-être à force d'être commune qu'on la négli-

ge , & dans l'état de crise où se trouve presque toute l'Europe , par la cherté & la disette des grains ; au milieu des craintes que cette crise fait naître dans nos heureuses contrées , pourrait-on juger aucune précaution superflue ? & quand on ne les aurait pas pour soi-même , pourrait-on être tranquille à la vue d'un peuple nombreux , menacé d'une profonde misère ?

Ces craintes , d'ailleurs , sont bien justes & bien naturelles pour des cœurs sensibles & remplis de l'amour de la Patrie. Après avoir vû de faibles moissons souvent foudroyées par des grêles , ou altérées par de longues pluies qui en ont fait germer une partie ; en comparant les ressources aux besoins , l'état de nos voisins avec le nôtre ; en voyant la difficulté , le prix & la lenteur de la traite des grains , qui ne peuvent nous venir que de pays éloignés , on ne pourrait qu'être bien vivement allarmé , si l'on n'était rassuré par la prévoyance & les sacrifices magnanimes d'un Souverain paternel , par l'empressement vraiment sage des Villes & des Magistratures , à soulager leur district ; mais bien plus encore par les tendres soins de la Providence , qui fléchie peut-être par nos vœux , a béni nos semailles & permis qu'elles aient été des plus heureuses.

C'est là , sans doute , un grand bonheur & une faveur précieuse du Ciel : mais la

prudence humaine est un des plus puissans organes de la Providence ; & cette prévoyance qui nous est donnée pour nous garantir des maux , ou pour en alléger le poids , ne pouvait-elle rien nous suggérer de plus que ce que nous faisons actuellement ? N'y aurait-il aucun moyen d'augmenter ce premier nécessaire que l'on achète aujourd'hui si chèrement , & que nous sommes en danger de ne pouvoir nous procurer dans la suite que des pays étrangers & à très-haut prix.

Ce prix est ruineux pour plus de la moitié des acheteurs ; les greniers du Pays sont épuisés ; ceux de l'Etat se sont répandus en bienfaisance , ou à prix modique. Le SOUVERAIN , père de la Patrie , est prêt à verser de très-grosses sommes dans l'étranger pour la subsistance de ses sujets ; mais cet approvisionnement n'est pas encore fait , & quand il le fera , il ne pourra être de longue durée. Dans le vuide où se trouvent , & ce Pays & les Provinces qui l'environnent , la prudence ne semble-t-elle pas dicter , que nonobstant l'espérance d'une belle récolte pour l'année prochaine , récolte qui semble annoncée par les apparences , mais qui est toujours accompagnée de beaucoup d'incertitude , on s'efforce de multiplier les denrées subsidiaires que l'on peut encore tirer de son industrie & de son terroir.

Il s'offre ici, Messieurs, une idée d'une grande simplicité, mais à laquelle peut-être on ne donnera pas assez d'attention; c'est celle de rompre de nouveaux terrains, avant l'hiver pour les préparer à être semés au printemps. On ne saurait douter que des terres neuves, labourées ou fossaiées à la bêche, ne soient d'un très-grand rapport, après avoir reçu les influences des pluies; des neiges & du gel qui les ameublit: & si on ne le faisait aujourd'hui, quand le ferait-on?

On a pour cela deux espèces de terrain propres à être mis en culture avec grand profit. *Les prés secs*, & les parties les plus saines des *pâquis communs*. Je ne parle pas des extirpations, parce qu'elles prendraient trop de tems; ni des champs à clos qu'on peut semer en repies. On ne peut douter que les premiers ne réussissent parfaitement, & que les uns & les autres ne donnent des récoltes, quelquefois même très-abondantes, quand on ne ferait que labourer en Novembre & en Mars, peut-être même seulement avant l'hiver, selon la nature du sol, & même sans engrais, en brûlant les gazons sur le terrain, à moins qu'on ne voulût l'établir en légumes & jardinage, qui demanderaient en ce cas des engrais & une seconde culture.

Je pense donc qu'il serait très-important

de réveiller le peuple agriculteur à cet égard , & de l'animer par des encouragemens à préparer des terrains incultes avant l'Hyver , pour être semés au Printems ; ce qui se fera alors selon la nature du sol , en froment ou seigle printannier , en orge , avoine ou légumes , *raves* , *navets* & *racines* ; quelque partie en pommes de terre ou en bled-lombard ; en mélange de grain & de treffle ; en plantations de jardinages ; en un mot , en quelque genre utile ou à la nourriture de l'homme , ou à la pature & à l'engrais des animaux.

Peut-on douter , Messieurs , que si dans chaque domaine il se faisoit quelque nouveau labour , & que dans chaque Communauté il fût mis quelques poses de bon pâquis en culture , il n'en résulât pour ce pays une augmentation de quelques milliers de sacs , en divers genres de grains ; une quantité considérable de fourrage & de paille , avec des secours nouveaux en alimens de diverses sortes ? & peut-on douter encore que ce surcroît d'industrie , avec ses produits quelconques , ne diminuât beaucoup les besoins & la consommation des grains étrangers , en épargne des grandes sommes que l'on y mettra sans ce secours ? Outre que les Communautés venant à sentir par leur propre expérience les grands avantages qu'elles peuvent tirer

des communs pâturages mis en culture ; plusieurs d'entr'elles adopteraient probablement le système qu'on a tâché jusqu'ici inutilement de leur faire goûter pour leur plus grand bien.

Un moyen de les engager peut-être à en faire l'important & heureux essai, outre les motifs tirés des circonstances actuelles, qui leur seraient présentées avec force dans un mémoire imprimé que l'on répandrait ; c'est la franchise de la dîme pendant trois années, & quelques primes annoncés, en faveur des Communautés dans lesquelles il se ferait le plus de labour & de semailles sur les Communs achèveraient d'exciter l'émulation ; & quand on n'obtiendrait pas tout ce qu'on désire, il serait impossible qu'une invitation si paternelle & si respectable, quand elle viendrait des Seigneurs supérieurs, accompagnée d'encouragemens & de bienfaits, n'opérât un très-grand bien. la facilité de vivre, le rabais du prix des denrées, & de toute main d'œuvre, de nouveaux engrais de bestiaux, comme des ressources pour en élever & pour en nourrir ; un grand adoucissement à la misère, & moins d'expatriations en feront les fruits.

Si de bons, mais pauvres agriculteurs manquaient au printems de grains pour semer, on a tout lieu de présumer de la bonté souveraine & de la prudente généro-

fité des Seigneurs, qu'il leur en ferait prêtée sans intérêt, rendables en nature à la St. Martin.

Quand on ne ferait par là que tirer quelques centaines, & peut-être quelques milliers de sujets de la détresse & des tentations funestes qu'elle suggère. Combien n'aurait-on pas lieu de se féliciter d'avoir sauvé tant de Citoyens !

J'abandonne aux réflexions de mes sages & zélés Compatriotes, l'usage qu'il leur plaira de faire de cette idée, dans laquelle je me flatte qu'ils ne verront du moins que le pur patriotisme.

L'on objectera peut-être que ce projet vient à tard, mais les économes de la campagne pourront répondre que l'on aura tout le mois de Novembre, & peut-être une partie de Décembre pour le remplir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S.-D. C.

L. ce 20 Octobre 1770.

Voilà, Monsieur, la lettre d'un homme respectable ; nous avons un vrai regret de n'avoir pas pu vous en faire part dès le mois d'Octobre. Nous apprenons que ce plan a été rempli dans le Pays de Vaud, qui fait, comme vous ne l'ignorez

pas , partie du Canton de Berne. MM. T&CRANER , Baillifs de *Lausanne* & d'*Aubonne* ont fait distribuer dans toutes les Communautés de leurs Bailliages , des annonces imprimées , dans lesquelles ils offraient aux Communautés , ou à leurs représentans qui ensemenceraient une plus grande étendue de ces terrains communs , l'avance des grains propres à semer au printemps , qu'on rendrait en nature à la St. Martin ; l'affranchissement de la dîme pendant trois ans , & des primes pour encourager les entrepreneurs ; savoir dans le Bailliage de Lausanne six primes ; la première de quatre , & les cinq autres de deux sacs de froment ; & dans le Bailliage d'Aubonne , deux primes aussi de deux sacs de froment. L'effet de ces annonces a été des plus heureux. Les Communautés du seul Bailliage de Lausanne offrent de mettre en culture plus de quatre cens arpens qui ne servaient jusqu'ici qu'à fournir à quelque bétail d'aillez mauvais pâturages





FRANCE



LETTRE IIIe. *du Correspondant fran-*
*çais, à M. L E B. O. ****.*

PARIS ce..... 9bre 1770.

JE ne vous ai point encor parlé, Monsieur, de deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, & qui précèdent les miennes dans votre Journal de Septembre & d'Octobre; ce n'est pas que je n'aye fait mon profit des choses intéressantes qu'elles contiennent; souffrez que je vous communique quelques objections sur un passage de celui de Septembre, *pag. 8*, où vous rendez compte d'un ouvrage de M. *Fuesli*, intitulé *Histoire des meilleurs Artistes de Suisse*. Je rends justice à l'Ecrivain estimable qui a bien mérité de sa patrie, en con-

facrant la mémoire des Concitoyens qui l'ont illustrée par leurs talents ; mais je crois qu'il a été induit en erreur au sujet des persécutions qu'il raconte qu'a éprouvé en France , *le fameux Antiquaire Médailliste André Morell.*

Cet André Morell , m'a l'air de jouer dans cette Histoire, le rôle d'un martyr : cependant avant de le canoniser , je voudrais avoir d'autres preuves de ses souffrances que celles qu'allègue l'Historien. Je conçois qu'un homme de génie peut faire des envieux, & trouver des persécuteurs. Je veux croire que M. de Louvois *le fit mettre à la Bastille à l'insçu du Roi* ; mais je m'étonne que ce *Ministre despotique* ayant pris sur lui de le faire enfermer, n'ait pas eu l'adresse d'empêcher qu'il ne fût nommé pour succéder à *Rainsant*. Mes doutes s'augmentent lorsqu'on je lis qu'il fut arrêté pour la troisième fois ; *Le lendemain , après avoir reçu deux cent louis de gratification de Louis XIV, duquel il avait obtenu une audience ; & je rejette tout - à - fait la fable , qu'un prêtre ait eu l'audace de le menacer de faire enfermer pour la quatrième fois à Vincennes , un homme qu'un Monarque aussi absolu avait daigné assurer de nouveau de la protection royale.*

Si M. Fuesli a des preuves authenti-

ques de ces faits, je n'ai rien à opposer, mais pour peu qu'il ne soit point étayé par des autorités irréfragables, je l'invite à rectifier cette anecdote, qui présente à tout lecteur impartial des contradictions, & des absurdités manifestes.

Je me hâte de passer à votre seconde Lettre, pour vous remercier de m'avoir fait connaître celles de MM. *Moses & Lavater*. J'admire comme vous, Monsieur, l'honnêteté & la décence que ces deux philosophes ont mis dans leurs écrits. Hélas ! oui, il seroit bien à souhaiter que tous nos controversistes, nos théologiens, nos philosophes même, prissent patron sur de pareils modèles ; le judaïsme doit se glorifier d'un croyant comme *M. Morrell* ; & notre religion doit regretter de ne pas compter au nombre de ses fidèles, un homme que ses sentimens de douceur, de charité, & de tolérance rapprochent si fort de l'esprit du véritable christianisme : *M. Lavater* est bien excusable d'avoir cherché à faire un tel prosélite. J'ose espérer avec lui que *l'Etre qui fait tout, & qui voit la droiture de ce respectable Israélite*, réunira un jour ces dignes amis, qui, au fond, n'ont qu'une même croyance puisqu'ils adorent un Dieu, & l'honorent par leurs vertus.

Vous m'avez fait grand plaisir, en me

faifant connaître la *requête contre les Chanoines de Saint - Claude*. J'ai reconnu le cœur & le génie du grand'homme, qui, le premier, fit entendre le cri de l'humanité en faveur du malheureux *Calas*, & qui a protégé depuis fi utilement, l'infortuné *Serven*. Je vous félicite de tout mon cœur de trouver dans votre pays, des fujets d'articles aufi intéreffans que ceux qui font la matière de cette feuille d'Octobre.

Je fuis bien marri de n'avoir à oppofer à vos ouvrages philofophiques, à vos difsertations favantes, que des bagatelles, des querelles littéraires, des anecdotes éphémères, des opéras comiques, une tragédie tombée, le petit poucet. Mais ce font les fruits du pays, il faut vous en contenter . . . Si vous aimiez les opéras comiques, j'aurais bien de quoi vous fatisfaire. J'en ai cinq à vous fervir, *la jeune Indienne*, *Thémire*, *les deux Avars*, *la Clofière*, & *l'Amitié à l'épreuve*. Vous voyez qu'il y a de quoi choisir; n'allez pas cependant mettre la main fur la première, vous feriez attrappé, car c'est la plus mauvaife; une méchante parodie de la veuve de Malabar, & rien de plus. Le parterre l'a fifflée & lui a rendu juftice; fi bien que la jeune Indienne n'a vécu que quelques heures, & n'a pas eu les

Bonneurs du Louvre, n'ayant pas été représentée devant le Roi. Les autres ont eu cet honneur à Fontainebleau ; je n'ai point assisté aux représentations, & je vous préviens que je ne pourrai en conscience vous rendre compte que de l'impression qu'elles m'ont fait à la lecture. Tout ce que je vous dirai sur l'effet théâtral ; sur la musique, n'est fondé que sur des ouï-dires, & il se pourrait qu'on m'eût fait un rapport infidèle. Je vous prie donc de ne pas vous prévenir contre, sur ces extraits. Telle pièce, qui paraît froide à la lecture, peut avoir un grand succès à la représentation : il y a une prodigieuse différence entre être *lu* & *joué*. Demandez à *M. Sédaine*, je n'en veux point d'autre preuve que *son déserteur*, qui a fait pleurer trente fois de suite au théâtre les bonnes ames de notre ville. & qui a glacé tout le monde dans le Cabinet. Je serais tenté de croire que ce sera le sort de * *sa Thémire*, cependant on m'a assuré qu'elle avait

(*) Au moment de fermer ce paquet, j'apprends que j'ai mal tiré l'horoscope de *Thémire* ; elle a été représentée aujourd'hui pour la première fois à Paris, & a été très-froidement reçue.

été faiblement accueillie à la Cour. Elle m'a fait à moi une très mince sensation , peut-être la faute en est-elle à la dépravation du siècle. Nous ne sommes plus assez innocens pour nous complaire à cette heureuse simplicité , cette candeur des mœurs de la vie pastorale... les prés , les bois , les fontaines , les pommes , les moutons , les houlettes , des éclogues ne flattent plus nos sens émouffés... il nous faut de grands événemens , des massacres , des choses horriblement belles , pour nous émouvoir & arracher notre suffrage.

L'Auteur qui ne se doutait peut-être pas de cette dépravation , a cru avoir prévenu toutes les objections qu'on pouvait faire contre sa pièce dans une préface de douze lignes. Il avait peur qu'on ne lui reprochat *quelque ressemblance dans son dévouement avec celui de la princesse d'Elide*. mais j'aurais autant aimé qu'il eût craint qu'on ne lui reprocha la ressemblance de toute sa pastorale avec le dévin du village.

L'amour croit s'il s'inquiète

Pour l'attacher d'avantage ,

Feignez de l'aimer un peu moins.

Voilà les préceptes du dévin , écoutez ceux de Palémon,

Il faut que tu dises , écoute bien , il faut que tu dises à Themire que tu as , & que tu auras toujours pour elle l'amitié la plus tendre , mais que tu as de l'amour pour une autre bergère ; pour Doris.

Vous conviendrez que les deux docteurs n'ont qu'une même recette. Au fond qu'est - ce que cela fait ? est - ce qu'on invente aujourd'hui ? une chose neuve cependant , dans cette pièce , c'est que c'est le père lui - même qui instruit l'amant comment il doit faire pour obtenir sa fille , & se met de moitié avec lui , pour l'aider à faire *une petite ruse de tourtereau à Thémire* , en revanche des *rustes de colombe* qu'elle met en œuvre avec Timante. C'est un fort bon homme que ce *Palémon* , sa fille est une petite éveillée adroite qui fait bien rompre les chiens lorsqu'elle ne veut pas être sincère sur une question qu'on lui fait. L'amant est un grand cadet qui doublerait admirablement Nicaise , il aime Thémire , mais Thémire est sévère , & ne veut que de l'amitié , & non de l'amour. Le pauvre *Timante* est bien embarrassé. *Palémon* a pitié de lui , & lui conseille de feindre de lui obéir & de dire qu'il va épouser *Doris* : le stratagème réussit , Thémire est fâchée , l'amour en profite &...

Fait de cette querelle ,

Eclaire le serment

D'une flamme éternelle.

On les marie, on danse, on chante, & le nom de Thémire & le nom de Timante.....

Et puis on s'en va vuide d'intérêt ; ayant ou quelques instans de plaisir, & quelques petits bâillemens par-ci, par-là.

La scène est je ne fais dans quel hameau d'Arcadie. Vos voisins les Genevois, n'auroient pas fait grande fortune au tems de Thémire, car il paraît qu'on ne se servait pas de montres dans ce pays là : l'amoureux demande à son beau-père futur pour animer la conversation.

Quelle heure est-il Palémon ?

Celui-ci répond. *Comment, il fait soleil & tu demandes l'heure qu'il est ?*

Ce M. Palémon croit que tout le monde est passé maître comme lui. C'est un excellent casuiste. Voici comme il relève des vœux indiscrets des amans.

Tout serment

D'un amant

Est frivole,

C'est un feu qui s'envole

Sur l'aile des vents

Inconsans.

*Le Ciel n'écoute un amant ,
Quand il jure ,
Qu'au moment
Que son serment
Est l'accent
De la nature.*

Je vous fais graces des complimens de
noce des Bergers & des Bergères, il y en
a une qui leur souhaite

*Que leurs grappes toûjours vermeilles
Fassent rire les vendangeurs :*

Moi je souhaite que la pièce fasse rire
le parterre & l'auteur, mais je crains de
n'être pas exaucé.

Je n'ose pas vous parler de la musique,
je n'en ai point entendu faire l'éloge ; el-
le est de *M. Duny*, qui fait au mieux
quand il fait bien, & qui mérite des égards ;
c'est un vétéran qui a très bien servi ce
théâtre. Je me réserve de vous en parler
lorsque je l'aurai entendue. En attendant
je vous prie de suspendre votre jugement,
& de ne pas lui dire avec les courtisans,
solve senescentem.

Il est vrai qu'il a à faire à un terrible
rival dans la personne de *M. Gretry*, jeu-
ne musicien très en vogue, qui fait à pré-

A a

sont les délices de Paris, & qui semble écriaser de sa supériorité tous ceux qui courent la même carrière que lui ; il travaille avec une facilité prodigieuse, toujours avec succès, & fait de la bonne musique, même sur de mauvaises paroles. Il a fait celle *des deux avarés*, opéra comique de M. Fenouillot de Falbaire, qui a été donné à Fontainebleau le 27 du mois passé. Ces *deux avarés* que j'appelle moi deux fripons, se sont retirés à Smirne pour y brigander plus à leur aise. Gripon a une nièce qu'on appelle *Henriette*, & Martin un neveu qui se nomme *Jérôme*, ces deux jeunes gens s'aiment ; *Madelon*, servante-duegue, les protège dans leurs amours ; elle frise aussi un peu la coiffe, en volant son maître pour doter sa jeune élève : il est vrai que son intention est louable & l'excuse un peu. Ce sont les bijoux de feu la mère d'*Henriette*, ils serviront à la marier avec *Jérôme*. Gripon a oublié son trousseau de clefs, *Madelon* s'en empare, ouvre l'armoire aux bijoux, en fait un paquet qu'elle met dans un panier. Ce panier est posé sur le bord d'un puits & tombe dedans par un mouvement que fait l'amoureux *Jérôme* en embrassant sa chère *Henriette* : grand chagrin, grand tracas, il s'agit de ravoïr le trousseau ; le jeune homme descend dans le puits à cet effet. Cependant

les deux avarés qui ont projeté cette nuit même d'enlever le trésor qu'on avait enterré avec le Cady, viennent sur ces entrefaites pour exécuter leur dessein, ils font tomber une première pierre du caveau, une grille se présente, on la lève, *Martin* descend dans la sombre demeure, & au lieu d'or & de diamans, il ne trouve qu'un vieux manteau & un turban qu'il jette sur le théâtre. *Gripon* se fâche, croit que l'autre le trompe, & pour s'en venger, fait tomber la herse & le renferme dans le tombeau. La patrouille des Janissaires passe. Il est défendu à Smirne sous peine de vie d'être dans les rues passé minuit. *Gripon* les entend venir, & veut se sauver. Il ne peut rentrer chez lui, il grimpe à l'aide d'une échelle au haut d'une fenêtre, & se cache dans l'embrasure. Les Janissaires qui ont bu du vin de Chipre sont yvres & altérés, ils veulent tirer de l'eau du puits pour se rafraîchir, & en place de l'élément fluide, ils hissent en l'air dans le sceau Jérôme & son panier. A son aspect, ils croient voir le diable & se sauvent; les deux amans se rejoignent & découvrent les deux fesses. Mathieu, l'un perché sur la fenêtre, & l'autre cloîtré dans son caveau.. hi! hi! hi! ha! ah! ah! On se moque d'eux, on appelle un consul de France, son Secrétaire,

un Cady , la garde &c. Ces Mrs. prennent le parti de l'amour , on promet grace aux deux Harpagons s'ils consentent à unir Jérôme & Henriette & à payer 10 mille ducats. Après un peu de façon ils acquiescent , on prend leur signature , la noce se fait & le chœur , personnage sensé , tire la moralité suivante de l'opéra comique.

*Des dangers qu'on court à Cythère
Jamais ne soyons étourdis*

** Des long-tems nous ne voyons guère
Qu'amour nous laisse au fond d'un puits.*

L'auteur eût fait sagement d'y laisser sa pièce , malgré tout l'appareil , dont il a fait les fraix en décrivant avec une minutieuse attention le jeu des acteurs. Il y a une grande page seulement pour le lieu de la scène & un puits élevé de deux pieds & demi hors de terre , surmonté de deux barres de fer qui se joignent en ceintre & soutiennent une poulie.... En vérité c'est se moquer , ces affectations sont d'une prétention ridicule.... J'en demande pardon à M. Fenouillot , on nous promet une tragédie de sa façon , & je ne demande pas

* Quel vers !

mieux que d'être son admirateur. Je rends justice aux sentimens honnêtes qu'il a développés dans son drame de *l'honnête criminel* ; mais il s'est totalement négligé dans cette petite pièce, tout y est lâche & diffus ; nul intérêt, pas un trait caractéristique de l'avarice. J'en excepte un, l'endroit où *Gripon* apprenant qu'un *Cady* est enterré avec ses trésors, s'écrie, *passé encore pour cela, on n'a pas tant de regret à mourir*. Il m'a fallu dévorer quarante-six mortelles pages, avant de trouver quelque chose à vous citer, enfin j'ai attrapé cette description de notre Capitale par M. *Jérôme*.

*Paris est le charmant azile
Des ris, des jeux, & des amours ;
Au sein de cette aimable ville
Les belles n'ont que des beaux jours :
Leurs regards, leurs tendres sourires
Font tous les destins en ces lieux
C'est le plus juste des empires,
C'est celui qui nous rend heureux.
Du français la main délicate
De fleurs couronne la beauté ,
Par un doux encens il la flatte
Il la séduit par sa gaîté*

*Sans cesse de nouvelles fêtes
En France éveillent les amours
Et l'art de garder ses conquêtes
N'est que l'art de plaire toujours.*

Contentez-vous de ceci, car c'est tout ce que vous aurez. Ce qui m'afflige c'est qu'on dit la musique admirable. On vante beaucoup un duo des deux avarés, lorsqu'ils travaillent à lever la pierre du caveau, & un trio, quand le jeune homme descend dans le puits, où l'on a remarqué une harmonie imitative du cri de la poulie. On m'a loué aussi une marche des Janissaires qui a fait un grand effet par l'illusion qu'on a mis dans l'exécution, en adoucissant les sons à mesure que la troupe est censée s'éloigner Quel dommage que toutes ces richesses soient prodiguées si mal-à-propos, & que pour entendre des sons qui charment l'oreille, il faille s'exposer à voir le bon sens martyrisé.

Il est un peu mieux ménagé dans la *pièce de la Clofière ou du vin nouveau*, qu'on dit cependant n'avoir pas eu un grand succès à Fontainebleau. On attribue les paroles à M. de M.... Je ne fais plus son nom, la musique est de M. *Kohaut* qui nous a donné avec succès celle du Maréchal. J'ignore s'il a aussi bien réussi cette fois-ci.

La *Clofière* veut vendre fon vin à *Mathurin*, *Trétare* & *Huro*, qui viennent chez elle en goûter, à 24 liv. la feuillette, mais elle voudrait obtenir de ce premier fon fils *Alexis* qu'elle aime. *Alexis* ne fe foucie pas de la matrone & préfère *Charlotte* fa fille qui l'aime bien auffi. *Mathurin* père d'*Alexis* ne ferait pas fâché de fouffler à fon fils cette *Charlotte* qui lui a donné dans l'œil; il cherche à s'ouvrir à la *Clofière* qui de fon côté ne fait comment faire fa demande à *Mathurin*. Pendant qu'ils font à s'expliquer, *Trétare* & *Huro* qui font aux écoutes, leur font remarquer les jeunes gens qui fe font l'amour en dépit de leurs projets. Ceux-ci difent qu'ils mourront fi on les fépare, on les laiffe vivre, & *Mathurin* pour prévenir un retour de folie, époufe la *Clofière*. Les fêtes des deux nôces, fe mêlent à celles des vendangeurs, on danfe, on chante, on boit & on époufe. Cette pièce eft légèrement écrite, il y régné un ton d'aifance, une facilité fans apprêt qui font fon homme de condition. L'intrigue eft très peu de chofe une hiftoire rebatue d'une vieille qui fe prend pour un jeune homme, lequel préfère à jufté titre des appas moins furannés; mais cela eft racheté par beaucoup d'arrémens. Vous en jugerez par quelques traits que je vais vous citer.

Ta mère voudrait bien être aussi jolie que toi, dit Mathurin à Charlotte. Oh ! elle l'est bien plus, Monsieur & depuis bien plus longtemps. Cela est d'une naïveté charmante & cet autre

A L E X I S.

Je gage que mon père t'aime.

C H A R L O T T E.

Il m'aime... Eh bien , tant mieux....

A L E X I S.

Comment tant mieux ! tant mieux qu'il soit amoureux de toi , & qu'il veuille t'épouser....

C H A R L O T T E.

Eh ! mais ce'la n'est pas possible... Si ton père m'épousait , je ferais donc ta mère, tu vois bien que ça ne se peut pas.

Il n'y a pas moins d'agrément dans les ariettes. Voici une Romance d'Alexis pendant qu'il arrange ses filets, à la porte de la Clofière.

*Dans les réseaux que je vais tendre
Ah ! combien d'oiseaux vont descendre*

*Mais Alexis, hélas ! hélas !
Dans les réseaux que tu vas tendre
C'est Charlotte que tu veux prendre
Et Charlotte ne viendra pas.*

Cette chanson bachique m'a fait aussi plaisir.

*Mon ami ! Si tu veux m'en croire ,
Du prix ne soit jamais fâché
Dès que le vin est bon à boire ,
Il est toujours à bon marché.
Quand dans sa tasse on le renverse ,
Quand brune gentille le verse
Peut-on songer au prix du vin ?
Mais puisqu'enfin si cher il coûte ,
Gardons nous de perdre une goûte
Du jus précieux du raisin.*

*De tout ceci, vois - tu compère ,
Un seul point pourrait m'affliger ;
Ce sont les droits de la barrière ,
Quand il faudra le déloger.
Mais pour sauver ces droits , compère ,
Je sais une bonne manière....
C'est de tout boire sans songer.*

Je le répète, cela est joli & dans le bon stile. Mais une chose que je préférerais avoir fait à l'opéra comique, fût-il cent fois meilleur, c'est le trait suivant du même auteur.... On vient lui dire que sa pièce n'avait pas réussi & qu'on l'attribuait à son ami M. Dorat... *En ce cas*, dit-il, *il est tems que je me nomme : il n'est pas juste de lui jouer ce mauvais tour*, & il s'est avoué père de l'enfant disgracié — J'aime cette franchise à la folie.... Eh sans doute! au fond qu'est-ce que cela fait, qu'une pièce réussisse ou non?... On s'est trompé.. quitte pour en faire une meilleure., ou se taire.. Voilà-t-il pas un grand malheur.. Je saurai le nom de M. le M.... pas tant pour l'amour de l'opéra comique, que pour son procédé qui est on ne peut pas plus honnête.

Je vous gardais pour la bonne bouche, *L'amitié à l'Épreuve*, paroles de M. Favart, musique de M. Grétry. Vive cela, c'est du bon, *in utroque jure*. Vous vous rappelez le conte de M. Marmontel qui est très-agréable. M. Favart en a fait un petit drame en deux actes très-intéressans; vous savez que c'est un habile metteur-en-œuvre, qui a déjà taillé pour la scène plusieurs contes du même auteur & de M. de Voltaire. Il n'a point démenti son goût & son savoir-faire dans ce dernier, qui m'a fait grand

plaisir à la lecture. Le sujet est une jeune *Indienne* recommandée par son père mourant, à *Blanford* Capitaine de Vaisseau. Celui-ci, obligé de faire un long voyage, a confié ce dépôt précieux à *Nelson* son ami, pour que sa jeune pupille, dont il espère faire sa femme, soit élevée près de *Ladi Juliette* sa sœur. *Nelson* s'est laissé surprendre par une violente passion pour *Coralie*. Celle-ci s'est livrée sans contrainte à son penchant pour *Nelson*; mais cet homme loyal, pénétré de remords d'avoir trahi la confiance de son ami, veut se tuer, & ne consent à vivre qu'à condition que *Coralie* épousera *Blanford*. Elle s'y résigne, & au moment de signer le contrat fatal, elle s'évanouit. *Blanford* interdit, s'aperçoit de la consternation générale : il reproche à ses amis cette réserve injurieuse, fait substituer le nom de *Nelson* au sien dans le contrat, & comble le bonheur de ces amans par ce généreux sacrifice. Le caractère tendre, simple & naïf de *Coralie*, est rendu avec les nuances les plus délicates. *Nelson* exprime avec énergie son amour, ses remords, & son dessein de triompher de sa passion. *Blanford* a cette franchise, & cette bonté adorable, qui lui font mettre son bonheur à faire celui des autres. Il n'y a que cette *Ladi Juliette*, dont le rôle subalterne à ces principaux personnages, paraît un peu maigre à côté,

mais il est nécessaire à la marche des événemens. La pièce est écrite en vers avec beaucoup d'élégance & de facilité. M. Favart a fait ses preuves il y a long-tems ; en voici de nouvelles tirées de sa nouvelle pièce.

En peignant la maturité précoce de la jeune Indienne , Ladi Juliette s'exprime ainsi.

*Par la raison , par la douceur
Blanford fût abrégé le tems de son enfance,
Il l'éclaira par la reconnaissance ,
Et hâta son esprit en parlant à son cœur.*

Dans un autre endroit , Corali se rappelant les bienfaits de ce Blanford , en parle de la sorte à Nelson :

*Tout ce qu'il fait pour moi , m'engage à
l'estimer ,
Mais le secours d'autrui m'afflige & m'humilie.
Ce malheur à mes yeux sert à me déprimer.*

*J'ai formé le projet , j'ai la louable envie
De me mettre au-dessus des besoins de la
vie.*

(A Nelson.)

Excepté cependant celui de vous aimer.

Convenez que cette châte est d'une candeur & d'une aménité sans égale. Il y a des moralités très-philosophiques dans plusieurs choses que dit *Juliette* ; par exemple, lorsqu'elle insiste sur la nécessité à une jeune demoiselle de cultiver ses talens pour plaire à l'époux qu'elle prendra.

*C'est en l'attirant par leurs charmes ,
Qu'on lui fait aimer sa maison :
Et tous les talens sont des armes ,
Que l'amour inventa pour plaire à la
raison.*

Il ne faudrait pas tant d'apprêts , s'ils étaient tous d'une aussi bonne pâte que ce *Blanford* : écoutez ce portrait qu'il fait lui-même à sa future.

*J'oubliais l'article nécessaire ,
C'est de vous mettre au fait de mon vrai
caractère*

*Si , comme je n'en doute pas ,
Vous êtes douce , aimable , honnête , ver-
tueuse.*

Si dans notre union vous trouvez des appas ,

*Les plaisirs suivront tous vos pas ;
 Votre félicité me sera précieuse.
 Si des plaisirs bruyans vous êtes amou-
 reuse ,
 Si vous aimez le monde & tout son vait
 fracas ,
 Oh ! je vous déclare en ce cas ,
 Que vous serez encor parfaitement heu-
 reuse.*

Je m'arrête.... Si je vous répétais tout ce qui m'a fait plaisir , je décrirais presque toute la pièce. Je veux cependant proposer quelques doutes à M. Favart ; est-ce sérieusement parlant , qu'il a fait dire à Nelson, scène 3e ;

*Je triompherai de ma flamme :
 La fierté d'un Anglais
 N'est pas faite pour la tendresse.*

Serait-il vrai ? l'Observateur à Londres ne m'en avait rien dit : que je les plains de n'avoir qu'une morgue peu consolante , en place de ce doux plaisir d'aimer... Je pense que M. Favart leur a fait tort de quelque chose... J'admire l'adresse avec laquelle il a fait résoudre la difficulté de la préexcellen-

ce de la musique Italienne sur la Française, en faisant dire à *Lady Juliette* :

*Il est pour en juger une règle très-sûre ,
Toute musique doit rendre les passions ;
Celle qui sait exprimer la nature ,
Est de toutes les Nations.*

Je supplie très-humblement *Lady* de me permettre de lui représenter, qu'elle ne fait là qu'une petite pétition de principe. Car je lui demanderai quelle est la Nation qui a su mieux exprimer la nature dans la musique. Je ne pense pas comme son maître, que

*L'arrêt qu'elle vient de porter
Doit terminer toute querelle.*

Je ferais fâché qu'on m'ôtât mes entrées à l'Opéra, si jamais je les ai ; mais je dirai qu'il n'est pas juste de s'attribuer la gloire des autres, & que la *monotonie Française* ne pourra pas dire à l'expression *Italienne* : *vous rendez bien la nature, vous êtes de mon pays...* S'il y avait moyen aussi de ne pas vider ce tiroir du *Secrétaire*, cela me ferait plaisir. Je trouve ce moyen petit & louche ; je crains que l'étalage ne soit ridicule à la représentation. On doit avoir oublié qu'il y a des pistolets là, lorsque

Nelson dans son désespoir y a recours. Au de surant , ce sont de si petites choses , qui ne vaut pas la peine d'en parler , & ces légères imperfections sont bien réparées par les beautés sans nombre qui abondent dans ce drame.

C'est assez vous entretenir d'Opéra comique , il est tems d'élever son ton , & de vous mener au théâtre de la Nation , au Palais d'*Auguste* , de *Bajazet* , d'*Orosmane* de *Semiramis* , de *Mérope* : la belle *Florinde* l'a occupé un jour , & c'est de son défastisme en cinq actes que je veux vous parler.

Ce fut le dix du présent mois , que j'assistai au convoi funèbre , service & enterrement de cette belle Espagnole , ainsi qu'à celui de *Rodéric* son amant. Je ne fais pas même si son père , le Comte *Julien* , n'est pas mort par la même occasion ; car je l'ai laissé fort malade sur la scène , & je n'ai pu entendre ce qu'il disait , ni s'il en reviendrait , à cause des brouhaha du parterre.

Le Comte *Julien* s'était révolté contre *Rodéric* son Roi , parce que ce Prince avait enlevé *Florinde* sa fille. L'histoire rapporte même qu'il l'avait violée , & que le père outré de cet affront cruel , s'était ligué avec les Maures , les ennemis jurés de l'Espagne , & avait fait à leur tête une invasion dans ce Royaume. Quoi qu'il en soit , c'est de cette époque intéressante , au viol près , que M.

Le-

Le-Febvre a fait le sujet de sa tragédie. Les armées sont en présence, & n'attendent que le signal du combat. La toile se lève, le théâtre représente le camp de *Julien*; sa fille se trouve dans ce camp, faite prisonnière la veille par les Maures, inconnue à tout le monde, à son père-même; elle veut garder l'incognito, & prie à cet effet *Dona-Elvire* sa confidente, qu'elle a trouvé fort-a-propos, de ne point trahir son secret. Il serait trop long de vous conter pourquoi *Florinde* n'a pas épousé *Rodéric*, depuis je ne fais combien de tems que ces amans brûlent d'une flamme mutuelle; comment son père n'est pas dans le cas de la reconnaître; ne l'ayant pas vûe depuis quinze ans. *Florinde* essaie bien dans la première scène d'expliquer toutes ces énigmes en contant ses aventures à *Dona-Elvire*, mais cela m'a paru si prolix & si embrouillé, que pour ne pas m'embarrasser l'esprit, & me surcharger la mémoire de tant d'incidens, j'ai pensé que la chose était nécessairement telle, par la raison qu'il fallait en faire une tragédie en cinq actes.

L'Espagnole raconte donc comme quoi elle adore son amant, & chérit tendrement son père; comme quoi elle est douloureusement affectée de voir ce dernier armé contre son légitime Souverain, le Roi de l'Espagne, & qui pis est de son cœur. Ce ten-

dre cœur partagé entre le respect filial & l'amour le plus ardent, est cruellement déchiré; elle espère cependant que son père, lorsqu'il la reconnaîtra, ne pourra résister à ses larmes, & elle se flatte qu'elle pourra le détacher du Maure, rendre un héros à sa patrie, un sujet important à son maître, & être le gage de sa paix avec lui. Julien paraît, il vient d'apprendre que les Maures ont fait une captive; il désire la voir... Sa jeunesse, ses charmes, sa modestie, excitent sa compassion; il sent même quelque chose de plus vif. Un certain je ne fais quoi, qui n'est pas de l'amour (il a bien d'autre chose à faire que de s'amuser à la bagatelle) mais un charme secret l'attire vers cette jeune étrangère. Elle lui rappelle l'âge de sa fille.... *Peut-être.... l'a-t-elle connue.* On croit qu'il va dire : *peut-être est-ce elle?* mais cette pensée si vraie, si naturelle, ne lui vient pas même à l'esprit, *malgré le trouble confus & le charme secret* qu'il ne peut expliquer. Enfin il la quitte après lui avoir appris qu'il va combattre, punir le cruel ravisseur de sa fille, l'arracher d'entre ses bras pour la marier au Chef des Maures son ami, son allié.

Cependant un député venu du camp des Espagnols, a demandé & obtenu une trêve de vingt-quatre heures; ce député n'est autre chose que le Roi *Rodéric* lui-même,

qui, sous ce travestissement, est venu pour découvrir les traces de sa chère Florinde. Vous n'avez jamais vu de passion pareille à celle de ce jeune Monarque pour elle ; c'est une rage ; le pauvre Roi en raffolle, il a perdu la tête, & donnerait de bon cœur sceptre & couronne, pour être dans quelque pays éloigné, obscur & ignoré, avec l'unique objet de ses affections. *Manrique* son confident, personnage très-sensé, lui fait un peu honte de ces sentimens ; il lui conseille de retourner à son camp, & de venir à la tête de ses sujets, conquérir sa chère *Florinde*, & faire triompher

Le diadème, l'Espagne & l'amour.

Rodéric se rend à de si sages avis, arrive *Julien* qui veut parler au Député Espagnol : le maître se découvre au sujet rébelle ; le père outragé reproche au Prince ravisseur ses torts : propositions de paix de la part du Prince, rejetées par le Comte qui demande toujours qu'on lui rende sa fille préliminairement avant que d'entrer en aucune négociation. Ils se quittent plus animés que jamais l'un contre l'autre, *Julien* lui ayant refusé de rendre la captive inconnue, pour la rançon de laquelle *Rodéric* avait offert cent captives en échange.

Entrevue dans le troisième acte de la mai-

treffe & de l'amant... Que venez-vous faire ici? — tout tuer, tout mettre à feu & à sang. — Barbare! — Divine Princesse! pardon, je suis un furieux, l'amour m'égaré... je menaçais... je supplie... & je vous conjure de vous laisser *enlever*. Après un peu de résistance, *Elorinde* y consent, & la nuit est désignée pour l'exécution de ce complot: *Julien* l'apprend, il fait garder à vue l'étrangère, il soupçonne que c'est une nouvelle maîtresse de *Rodéric*; il menace ce Prince de la faire immoler sur le champ, s'il ne lui rend sa fille.... *Rodéric* se moque de lui, lui dit qu'il est sourd & aveugle, il le défie d'exécuter son projet. Faites comme il vous plaira, je vous laisse le Maître, lui dit-il, *le poignard vous tombera de la main...* Je vais à mon Camp; & tout-à-l'heure nous verrons beau jeu.... A tout cela le bon *Julien* ne fait que dire; il n'a pas l'esprit de rien deviner, quoiqu'on lui parle si clairement; l'étrangère arrive; & après bien des longueurs encor, enfin la reconnaissance entre le père & la fille se fait; elle embrasse *ses augustes genoux*; elle lui fait, *baignée dans ses larmes*; sa confession; elle aime à la folie le Prince qu'il va combattre; elle l'engage à renoncer à l'alliance avec les ennemis de sa Patrie; mais envain, *Julien* a donné sa parole. A peine a-t-il embrassé sa fille, qu'averti par un Maure qu'on va se

battre , il court aux armes , après avoir re-
commandé à un garde de conduire *Florinde*
à sa tente , & de veiller à sa sûreté. Le com-
bat se livre dans l'entr'acte du quatre au
cinq. Ce dernier acte est ouvert par *Rodé-
ric* vaincu , furieux , égaré , qui s'est déga-
gé de la mêlée , & laissant ses braves Espa-
gnols se tirer comme ils pourront d'affaire ,
est venu , entraîné par l'ascendant fatal de
sa passion & de sa jalousie , voir comment
il empêchera que *Florinde* ne soit à un autre
qu'à lui ; car cette idée lui est insupporta-
ble , & il est déterminé à commettre le cri-
me le plus affreux , plutôt que de souffrir
une pareille privation . . . L'amante a eu l'a-
dresse de s'échapper de la tente & des gar-
des de son père ; elle arrive . . . Tout est per-
du. — Je le fais , — je vais être unie
au Mère. — Il n'en fera rien. — Vo-
yez-vous mon père qui vient à la tête des
siens pour me mener à l'autel ? — Il faut
y mettre ordre ; je n'écoute plus que ma
rage. — Le barbare tire à l'instant un
poignard , & le plonge dans le sein de cette
amante si chérie . . . *Julien* paraît , il s'adres-
se à *Rodéric* : ma fille a désarmé ma ven-
geance , qu'elle soit votre épouse , je vous
la donne. — Il n'est plus tems. —
Qu'est-ce à dire ? où est *Florinde* ? —
Père trop infortuné , apprenez mes forfaits &
vos malheurs , voilà votre fille , je l'ai tuée ,

& je me tue... Il dit, & se frappant du même poignard, il tombe sur le corps froid & sanglant de sa malheureuse victime. Le père tombe évanoui entre les bras des siens, & la pièce qui chancelait depuis un acte & demi, tomba tout d'un tems ; il ne fut plus possible d'entendre le reste. *Rodéric* parla encore avant que d'expirer ; *Julien* dit aussi son mot, mais tout cela fut perdu ; & la toile se baissa. Voilà, Monsieur, comme cela s'est passé : souffrez, avant que d'en dire davantage, que je vous recommande, si vous avez besoin d'un confident, le fidèle *Manrique*, qui se trouve sur le pavé, par la mort de son maître ; c'est bien le plus fidèle sujet, le plus loyal serviteur possible à trouver... il a risqué de se faire pendre pour le service de son Roi, dont il était espion dans le camp ennemi ; il lui a ménagé des entrevues avec *Florinde* ; il a gardé les manteaux pendant une grande scène, il a débauché les Espagnols attachés à *Julien* : pour récompense de tous ces services, *Rodéric* forcené, l'accable à la fin d'injures, suspecte sa foi, le menace de le tuer, lors même qu'il lui donne encore de très-bons conseils ; & le renvoie comme un traître. Cet honnête garçon ne se rebute cependant pas ; il va faire un dernier effort pour sauver son Prince, & revient malheureusement trop tard pour empêcher son coup de désespoir. Au demeurant, l'on a admirablement bien

conservé le costume espagnol. Un enlèvement, un Prince travesti, qui se trouve dans un camp ennemi pour découvrir les traces d'une Princeesse inconnue, de la jalousie, des couteaux tirés, des assassinats; voilà le fond de tous les romans Espagnols. Les trois premiers actes de celui-ci n'ont fait ni plaisir ni peine, ont été froids, & paisiblement écoutés. Les deux derniers ont impatienté, & ont été hués. Je vous avoue que j'attendais mieux de l'auteur, qui nous a donné, il y a sept ans, *Cozroës*, qui n'eut pas grand succès à la vérité, mais qui annonçait du génie... Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques bonnes choses dans celle-ci; la scène entre le Monarque & *Julien*, celle entre le Prince & son confident, ne sont pas sans beautés; cependant je n'ai remarqué aucune de ces maximes brillantes, de ces tirades épiques que nos jeunes auteurs dramatiques ont soin de répandre çà & là dans leurs pièces, & qui sont le point de ralliement pour les amis de l'Auteur, pour battre des mains; un Madrigal de *Fontenelle*, sur les *illusions de l'espérance*, qui sont un bien pour les malheureux, à qui l'on a mis un habit retourné; une pensée que je crois tirée de la lettre de *St. Preux* au père de *Julie d'Étange*, lorsqu'il lui dit que son pouvoir finit où celui de l'amour commence. Voilà tout ce qui m'a paru avoir été le mieux accueilli, & le plus digne de vous être cité. J'ajouterais,

si ma mémoire était assez heureuse , le portrait que le jeune Prince fait de lui-même , de sa passion effrénée , de ses tourmens , de ses remords , qui m'a paru vigoureusement traité , mais tout cela est noyé dans des longueurs , des choses communes , des scènes mal dialoguées , rien qui intéresse , qui séduit , qui rappelle ; car ne pensez pas que c'est l'action atroce de *Rodéric* assassinant sa maîtresse , qui a fait tomber la pièce. *Orosmane* a tué *Zaïre* , *Rhadamiste* a précipité *Zénobie* dans l'Araxe , *Rodéric* n'a fait que les imiter ; mais ces horribles catastrophes sont autrement préparées & amenées. Une attention qui ne me paraît pas médiocre , c'est que dans la tragédie de *M. de V. Zaïre* est poignardée dans la coulisse , au lieu que dans celle de *M. Le-Feuvre* , *Florinde* l'est au beau milieu du théâtre. Vous auriez pu voir l'acteur & l'actrice chercher des yeux l'endroit un peu plus élevé où cette dernière devait tomber . . . Quelle différence entre l'intérêt qu'inspire la jeune Française , de celui qu'on prend à l'Espagnole. Cette dernière ne se concilie pas un moment , la bienveillance du spectateur , elle n'a point de caractère ; elle n'est ni bonne fille , ni véritable amante ; elle dit beaucoup de mots , & peu de ces choses qui partent du cœur , & vont au cœur. *Julien* est d'un bouché qui révolte ; il lui faut mettre le nez dessus pour

qu'il devine les choses : il n'y a que ce Prince *Rodéric* qui attache un peu , mais il a des sentimens si peu dignes d'un Roi , il est si lâche ; il dit des choses si extravagantes qu'il rebute . . . L'auteur eût pu lui conserver tout l'amour , toute la jalousie dont il est dévoré , & cependant lui laisser quelques qualités royales . . . Alors les accès foudroyans d'une passion indomptable venant à lutter contre ses qualités héroïques , l'emportant sur elles par leur effervescence , l'eussent rendu plus intéressant & plus digne de notre pitié ; mais il tombe dans le mépris & l'avilissement , & l'on ne s'attache plus à lui. Ne poussons pas plus loin la critique ; craignons de décourager l'auteur. C'est beaucoup , d'avoir tenté cette carrière si difficile , & marquée par tant de faux pas . . . Je désire que M. *Le-Feuvre* profite de ce revers pour se fortifier dans un art pour lequel je lui crois de la vocation , c'est-à-dire du talent . . . Si son amour propre a éprouvé un instant de mortification au moment de la chute de sa pièce , qu'il songe à la délicieuse satisfaction de ce même amour propre , lorsqu'il verra les critiques qui ont censuré ses premiers essais , applaudir à de nouvelles tentatives. L'espèce des auteurs tragiques devient tous les jours plus rare , conservons soigneusement la graine d'un fruit si précieux , dût-il perdre & dégénérer de sa première qualité.

Mais une chose qui me passe , & qui fait l'étonnement de tous les gens sensés , c'est que les Comédiens reçoivent une pièce pareille , l'apprennent , & un beau jour avertissent le public de venir assister à la représentation d'une tragédie qu'ils ont jugé digne de lui être présentée : l'on vient en foule , la chambrée est complète , la tragédie tombe à plat & l'on en est pour sa peine & ses fraix : cela révolte. Représentez-vous , Monsieur , que dans cette occasion-ci , il n'y a pas une scène faillante qui ait pu les éblouir sur le reste de l'ouvrage , & justifier leur choix. Par quelle fatalité le public & les auteurs sont-ils soumis à des Juges aussi inhabiles ? On ne saurait trop crier contre de tels abus. Je ne prétends pas qu'il faille leur ôter tout suffrage dans la présentation d'une pièce , mais je pense qu'il serait à propos que des gens de lettres d'un mérite reconnu , présidassent à leur assemblée dans ces sortes de circonstances , & les éclairassent. Je sens bien qu'il y aurait encor des objections à faire , des inconvéniens à craindre , de la brigue , de la cabale , de la jalousie ; mais peut-être ne ferait-il pas impossible de les prévenir ? au surplus , la pièce a été médiocrement représentée. M. *Molé* s'est modéré dans les trois premiers actes , & a joué avec beaucoup d'art & d'intelligence , mais dans les deux derniers , il s'est encor livré à son impé-

tuosité, & je crois qu'il a été beaucoup moins pathétique & moins vrai. M. *Brisard* a rendu sensément un rôle froid, & Mme. *Vestris* qui était chargée de celui de *Florinde*, ne l'a pas assez nuancé; toujours un ton chantant, aucun trait de génie, aucune expression du cœur. J'excepte un moment où elle a rendu avec beaucoup de vivacité à sa confidente *Elvire*, ce qu'elle avait eu la faiblesse de promettre l'instant d'auparavant à *Rodéric*. Vous avez oui vanter dans nos mercures les débuts de cette Actrice, à laquelle je crois des talens; mais je ne fais si elle se repose sur ses lauriers; Voici plusieurs fois qu'elle ne me satisfait point. Je lui demande pardon d'être si sincère, assez d'autres la loueront sans moi, car elle est jeune & jolie; mais j'ai promis d'être vrai, & de parler selon que je serais affecté. Je puis peut-être me tromper, mais je dois d'autant moins lui paraître partial & suspect, que je proteste n'être partisan exclusif d'aucune autre Actrice, hors Mlle *Dumesnil*, dont je professe ouvertement être l'admirateur, & avec laquelle sans doute, elle ne pense pas encor rivaliser: voyez si j'ai raison de prêcher l'application à cette jeune actrice. Mlle *Dubois*, son émule, est, dit-on, malade de la poitrine. Hélas! ce n'est pas à déclamer qu'elle l'aura affoiblie. quel dommage! si vous saviez comme elle est taillée en Héroïne de théâtre, quelle figure

noble, quel port, quels yeux, quel son de voix touchant ! Ne vous affligez cependant pas trop, rien n'est désespéré, & peut-être que ce petit accident la tournera tout-à-fait vers les devoirs de son état, je m'explique, vers la manière de rendre le mieux possible les rôles qui lui sont confiés... ainsi soit-il... M. *Dorat*, qui lui a donné les mêmes conseils, mais bien plus agréablement que moi, en vers, en prose, en public & en particulier, fera, je suis sûr, chorus en ce moment avec moi.

Des Thuilleries au beau boulevard, il n'y a qu'une petite promenade. M. *Oudinot* vous attend pour vous donner *le petit Poucet*, pièce nouvelle ; mais comme il ne fait pas beau, si vous m'en croyez, vous laisserez courir les curieux, & vous ne verrez pas l'ogre & les sept petits garçons, qui ne sont autre chose que le conte de ma nourrice mis en dialogue... Il me semble qu'on pourrait tirer tout un autre parti de ce spectacle. Je désirerais qu'on en fit un noviciat pour les jeunes auteurs, qui essayeraient sur ce petit théâtre leurs talens, avant de s'exposer à des chûtes funestes sur la scène Française. On leur donnerait à dialoguer, en prose ou en vers les principaux événemens de notre histoire ; ce serait une école pour les enfans, & bien des gens sensés trouveraient encor à y profiter !

Je ne vous développe pas toutes mes idées à ce sujet ; je les donnerai à digérer à l'auteur de la *Polinographie* , & vous verrez qu'il vous en fera un bon gros volume qui ne laissera pas que de vous amuser.

C'est assez parler de spectacles , je crains de vous fatiguer. Je ne m'amuserai point à vous faire la description de tous ceux qui ont été donnés à la Cour. Si vous êtes curieux de ces détails , vous pourrez , dans quelques mois d'ici , les lire dans le *Mercur* de France ; c'est son bien , il ne faut pas voler son prochain. Voyez dans celui d'Octobre la relation des fêtes qui se sont données à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin avec Madame l'Archiduchesse Antoinette. C'est du nouveau.

Voici cependant une anecdote qui appartient à tout le monde , & dont je puis vous faire part , sans faire tort à personne , parce qu'il est question d'une jeune Princesse , universellement adorée . . . Il faut d'abord vous apprendre que l'étiquette est qu'on n'applaudit point à la Cour , par respect pour le Roi . . . Je ne fais à quelle représentation , je crois des *Coches d'Orléans* , Mlle *Lizy* , très-jolie actrice des Français , ayant chanté les couplets suivans , l'amour l'emporta sur le respect , & la voute retentit des applaudissemens qui partirent des quatre coins de la salle.

COUPLETS

Chantés par Mlle LUZY , sur l'*Air* ;
Dans un verger Colinette , &c.

Cette nouvelle épousée ,
 Digne objet de notre amour ,
 Est plus fraîche que rosée ,
 Et plus belle qu'un beau jour.
 Elle unit avec noblesse ,
 La décence & la gaieté :
 Son sourire qui caresse ,
 Nous annonce sa bonté.

Elle n'aura qu'à paraître ,
 Pour vous soumettre à ses loix :
 Vous pourrez la reconnaître ;
 Et dès la première fois ,
 A l'aspect de cette belle ,
 Sans même vous la nommer ,
 Le cœur vous dira c'est elle ,
 C'est elle qu'il faut aimer.

Aussi fait-on. Voilà comme nous sommes
 nous autres Français , nous respectons nos
 Maîtres , mais nous les aimons encor
 plus.

UN homme que j'aimais & que je respectais, c'était M. *Demoncrif* de l'Académie Française, Lecteur de la Reine. Il vient de terminer philosophiquement sa carrière, comblé d'années & de mérite : c'était l'Anacréon de la France, homme aussi estimable par la douceur de son caractère, que par les agrémens de son esprit. Les approches de la mort ne l'ont point effrayé. Il a cherché à égayer le lugubre de ces derniers momens, en rassemblant chez lui tous les jours des amis, des jolies femmes, auxquels il donnait à manger, ... l'après diner de la musique. La mort l'a trouvé dans ce cercle aimable, couronné de roses & de lauriers, pratiquant à la lettre les préceptes qu'il avait donnés dans un acte d'opéra de sa composition, intitulé la *Sybille*, qui a été exécuté le vingt-cinq du mois passé à Fontainebleau.

*Qu'au bon vieux tems on était sage ,
On aimait en toute saison ,
Les faits d'amour étaient le gage
Du plaisir & de la raison :
C'est folle erreur de s'en défendre ,
Aimons , aimons jusqu'à cent ans :
Qui sait aimer d'amour tendre ,
Est toujours dans son printems.
Si l'on n'a , je vous le dis ,*

*Sa douce amie,
Son tendre ami,
Que fait-on de la vie?*

Que ne suis-je au bon tems dont parlait cet aimable vieillard !... je ferais un *Bias*. A ce conte, les graces & les amours doivent répandre des fleurs sur sa tombe, en attendant qu'un de ses illustres confrères, orne des festons de l'éloquence son médaillon.

Reste à savoir à présent à qui vous donnez votre suffrage pour le remplacer. Nous avons tout plein de candidats... Peut-être les trouverez-vous d'une complexion littéraire trop délicate, pour prétendre à *l'immortalité*... Savez-vous que ce fauteuil académique est une chose admirable, & qu'il la donne au sens propre & au figuré? Ouvrez votre almanach Royal, & vous verrez, que sur ces quarante illustres, il y en a dix au moins, qui passent 70 ans : qu'Apollon les conserve ! qui mettrions-nous à leur place, si la mort impitoyable nous enlevait ces *Nestors*, sur les fronts desquels brillent des lauriers toujours verts ? J'ai passé au dépôt, & j'ai trouvé tous nos sujets bien petits encore, & bien peu exercés, pour entrer dans la *Compagnie Colonelle*.

Le Painasse a manqué de prendre un second deuil pour M. Piron, dont on avait pu-
blié

blié la mort Vous savez qu'il fut dans son jeune tems, un célèbre antagoniste de l'Académie, & qu'il se ferma la porte du temple par ses épigrammes, & ses chansons contre les Dieux qu'on y révérait. Un plaisant avait déjà imaginé de composer un *libera*, dans le goût de sa fameuse ode, écart ingénieux d'une jeunesse bouillante... Cependant le Poete vit & rime, qui mieux est ; témoins les vers qui courent Paris depuis quelques jours, sous le titre de *gaîté de M. Piron*.

*En l'absence de mon valet ,
Un colporteur borgne & bancroche ,
Entra jusqu'en mon cabinet
Avec force ennui dans sa poche :
Les douze Césars , pour dix francs ,
Me dit-il ; exquis , je vous jure !
L'Auteur qui connaît ses talens ,
L'a dit lui-même en son Mercure ,
C'est Suetone tout craché ,
Et traduit , traduit , Dieu sait comme !
Ce sont tous les monstres de Rome ,
Qu'on se procure à grand marché :
De ce recueil pesez chaque homme ,
Les Empereurs se vendent bien ;
Caligula seul vaut la somme ,
Et vous avez Néron pour rien.*

*Que Belzébut cent fois t'emporte !
 Lui dis-je bouillant de fureur ;
 Va-t'en , maudit empoisonneur ,
 Fuis , avec ton auguste escorte :
 Et puis de mettre avec humeur ,
 Ainsi que leur introducteur ,
 Les douze Césars à la porte.*

Cela n'est pas bien gaillard. Je doute que M. Piron le fût encor beaucoup : Je me souviens d'avoir lu quelque part une paraphrase du *de profundis* de sa façon. Quand on fait de tels ouvrages , on n'a plus l'imagination tournée à la plaisanterie. Je ferais tenté de croire que la *gaité prétendue* n'est autre chose qu'un petit mouvement de bile de quelque antagoniste de M. La Harpe . . . Il vient de lâcher dans le public sa traduction de *Suétone* en deux volumes. Je me réserve de vous en parler dans ma première lettre. Je suis neutre , je n'épouse aucune faction ; cet ouvrage est un objet qui exige une attention réfléchie. Je veux me donner le tems de comparer la traduction avec le texte. Je m'attends que le livre de M. de la Harpe sera vivement attaqué par ses ennemis , & fortement défendu par ses proneurs ; car il a des uns & des autres : il n'y a plus de paix parmi les lettres. Je dirais presque il n'y a plus de paix sur la terre . . . Il semble qu'un génie

brouillon souffle sur ce globe, sème la discorde & la fureur aveugle de guerroyer . . . La Turquie est à la veille d'une révolution : des bords glacés de la Néva, une femme a conçu le projet audacieux d'envoyer une flotte sur la mer noire, ébranler les antiques fondemens du trône des Ottomans. *Dux femina facti*. La Pologne, depuis près de quatre ans théâtre d'une guerre sanglante, offre le spectacle déplorable d'un Royaume en proie à tous les fléaux qui peuvent accabler le genre humain, & dont l'ange exterminateur offrit jadis le choix embarrassant au roi pécheur, la guerre, la famine & la peste . . . La fermentation a pénétré du nord au midi. L'Espagne arme, on dit qu'un peuple voisin inquiet & jaloux, voulant porter au dehors le génie turbulent qui le domine & le divise dans ses propres foyers, lui a déclaré la guerre ; on n'entend parler que de préparatifs d'armemens. Les esprits sont en suspens, les politiques s'épuisent, & les portes du temple de Janus semblent se mouvoir, & tourner en gémissant sur leurs gonds d'airain. Ces semences de divisions qui se manifestent dans les royaumes sont sensibles jusques chez les particuliers. Un vertige belliqueux s'est emparé d'un chacun. M. *Trial* acteur de la Comédie Italienne, a proposé un cartel au sieur *Nainville* son camarade, qui l'a refusé. J'ignore quelles raisons d'Etat ont

brouillé l'Achille avec l'Agamemnon de l'Opéra Comique ; on a mis le premier trois fois vingt-quatre heures en prison, pour apaiser ses fureurs héroïques , & empêcher une seconde édition du combat du tripot comique, que nous a si plaisamment décrit *Scarron* ; tous les acteurs ayant pris fait & cause, & s'étant divisés, selon qu'ils étaient amis ou compères des deux champions. Mais que direz-vous , lorsque je vous apprendrai qu'il y a eu guerre à Cithère entre les Graces ? c'est-à-dire à l'Opéra , entre Mlles *Guimard* & *Desvieux*. Les Cracovistes des foyers n'ont pu encor approfondir les motifs qui ont divisé ces deux sœurs qui vivaient autrefois dans une harmonie charmante : on parle d'un souper , d'une épingle de diamans de vingt-cinq louis , & l'on se tait du reste. Il y a eu des voyes de fait , à ce que j'ai ouï dire , & des soufflets donnés & rendus... Les Dames ne portant point l'épée , ont remis le soin de leur vengeance à des poètes du quartier qui se sont escrimés pour elles ; il y a eu une moufquéterie très-vive d'épigrammes... Dispensez-moi de vous les rapporter , elles sont dans un genre si bas , que ce serait salir le papier que de les décrire... C'est dommage , en vérité : Mlle *Guimard* a pour elle des graces , jusqu'au bout des doigts , & l'avantage d'être depuis un certain tems , un des principaux ornemens de son théâtre. Mlle

Desvieux ne date pas de si loin, & c'est ce qui ne laisse pas que de ranger bien des gens de son bord. Ses graces & ses talens ne font qu'éclorre, & nous avons une infinité d'amateurs qui préfèrent le bouton à la rose épanouie ; moi je voudrais souper entr'elles-deux, les raccommoder ensemble, & ne faire qu'un bouquet de la rose & du bouton.

Tout ceci n'est que jeux d'enfans au prix de ce que je vais vous apprendre. C'est entre Mrs. *Linguet* & *La Harpe* qu'il y a une guerre terrible... M. *Linguet* bouillant comme Ajax, a juré d'exterminer son adversaire, & de le faire mourir par la pointe de ses épi-grammes : tous les lundis, il lui décoche un lardon. M. *de la Harpe* a déjà reçu, je ne sais combien de blessures... il est vrai qu'il en a fait une bien profonde à son ennemi, avec une lettre insérée dans le *Mercur*e d'Octobre... Il a eu l'adresse cette fois de mettre les rieurs de son côté ; cette lettre est très bien assaisonnée, & s'il avait retranché quelques petites choses qui me paraissent trop fortes ; je vous la citerais comme un excellent modèle de critique. Il a relevé avec justice le ton despotique de M. *Linguet*, l'affectation méprisante avec laquelle il parle de certains auteurs, dont la mémoire est consacrée par un respect universel ; il lui a reproché la profusion de ses métaphores, & la

torture à laquelle il met ses idées pour leur donner du nerf & de la chaleur... *M. Linguet* a récriminé dans ses épigrammes, & s'est jetté sur le stile froid & lâche de *M. de la Harpe*. Enfin *M. le Curé du Drame de Mélanie*, personnage respectable, ayant appris ces scandaleux débats, s'est jetté à la traverse, a prié les deux adversaires de venir chez lui, & leur a adressé un prône très pathétique qu'il ne tient qu'à vous de lire ; car on l'a imprimé. Voici comme débute le charitable pasteur. -- Représentez-vous que les deux champions sont en présence l'un de l'autre dans la salle basse du presbitère. Le Ministre de paix entr'eux leur adressant ces paroles.

*Hé bien donc ? ... mais qu'est-ce donc ? ... mais qu'y-a-t-il donc ? ... mais pourquoi donc ? ... mais comment donc ? ... hé mais, allons donc ! .. hé mais, si donc !. que veut dire ceci, mes frères, vous vous battez comme des dogues acharnés. Paris vous regarde & vous sifle ; vos débats, vos injures, vos épigrammes amusent les habitans oisifs des Cafés, & grossissent les feuilles ineptes des Journalistes... y songez-vous ? quels gens se prostituent de la sorte, & se donnent en spectacle ? un nourrisson du Pinde ! un homme qui a mis la parole sacrée dans ma bouche, le père de Varvick & de quelques autres enfans enterrés, un *M. de la Harpe* ! d'un autre côté un défenseur de la veuve*

de l'orphelin, un avocat au Parlement, relevant de Dieu de sa plume, un M. Nicolas Simon Henry Linguet... Où est la charité chrétienne? où est la fraternité des Lettres? où est l'amour propre? Hé bien donc!...

L'homme de Dieu continuant sur ce ton, reproche à l'un & à l'autre de s'être oubliés. Il leur représente qu'ils se font un tort réel en relevant les défauts les uns des autres. „ On oubliera, leur dit-il, ce que vous avez fait de bien, & l'on se rappellera malignement les ridicules dont vous vous êtes couverts. L'on retiendra par exemple, que vos œuvres, M. Linguet, sont aux quatre épices, & les vôtres, M. de la Harpe, aux semences froides. „ Cependant, il veut apprendre le sujet de leur discorde. Les deux rivaux exposent leur différent chacun dans le style qui lui est propre. Lors le Ministre de paix leur ayant encore fait une mercuriale, finit par ces mots.... La paix, mes enfans! .. la paix! que je vous reconcilie... Approchez M. de la Harpe & désavouez certains propos trop durs que vous avez tenus contre M. Linguet, biffez plusieurs endroits de la lettre que vous avez inséré dans le Mercure contre lui; & vous, M. Linguet brûlez vos épigrammes, un bon tiers de vos

lettres sur la théorie des loix... Embrassez vous ... ô mes amis ! les lettres ne sont pas déjà trop honorées ; pourquoi les avilir encor , en vous permettant l'un contre l'autre des personnalités odieuses. Supportez-vous charitablement les uns les autres... qui de vous est parfait ? .. chacun porte sa besace... Hélas ! ... hélas ! par quel funeste abus, les qualités de l'esprit sont-elles toujours obscurcies par les vices du cœur ? .. allez & ne péchez plus.

L'Editeur dit qu'ils s'embrassèrent ; M. de la Harpe fit les choses d'assez bonne grace. Mais M. Linguet avait l'air plus impénitent ; on dit même qu'en donnant le baiser de paix, il cherchait encor à mordre l'oreille de son ennemi.

Cette plaisanterie m'a fait rire. J'espère que le traité de paix subsistera, & qu'il n'arrivera pas mort d'homme. — Je voudrais que le dénouement de la querelle de MM. Patte & Soufflot ne fût pas plus tragique... C'est ce dernier qui a vaincu, au jugement d'un arbitre auquel ils avaient remis l'un & l'autre la décision de leur querelle, indépendamment de celui en dernier ressort que devait prononcer l'Académie d'architecture. M. Patte ne pouvant survivre à la honte d'avoir été condamné, est mort, dit-on, de chagrin ; cela prouve au moins qu'il était de bonne foi dans son attaque,

& le lave des accusations qu'on avait intenté contre lui, de n'avoir cherché à déprimer son adversaire (malgré la conviction intérieure de sa supériorité) que pour bâtir sur ses ruines, & profiter de ses dépouilles... Ceci me rappelle ce que disait M. le Curé: *les lettres & les arts ne sont pas déjà trop honorées, pourquoi les avilir encor par des imputations honteuses?* Que dirait le bon pasteur, s'il savait tout ce qui se passe dans l'empire des lettres?.. Le mot sacré de tolérance est dans la bouche de tout le monde, mais il est bien peu de tolérans.. Le sacrilège amour propre mutilé chaque jour la statue de la déesse bienfaisante, & ceux même qui s'annoncent pour être les apôtres de sa religion, sont les premiers à violer ses préceptes. *J'entends dire, qu'importe qu'on adore le Vistnou, Brama, Mahomet ou Zoroastre, pourvu qu'on soit juste & qu'on aime son semblable. Enfants du même père, chérissez-vous en frères... N'appellez pas votre prochain Raca, parcequ'il ne pense pas comme vous, ne le forcez pas d'entrer dans la salle du festin.... Rendez le bien pour le mal....* Je suis transporté d'admiration pour celui qui m'annonce un dogme aussi pur.... Mais il me présente un livre, & il me dit; *voici un ouvrage que j'ai composé, prends le & admire....* Si tu oses l'attaquer, ... si tu bail-

les... rien ne peut te soustraire à ma vengeance, je te couvrirai d'opprobres & de ridicules... je te dénoncerai à la postérité comme un scélérat, & ton nom deviendra le synonyme d'une injure. Parcourez, Monsieur, l'histoire de notre littérature, & voyez si ce n'est pas là le tableau fidèle des écrits polémiques consignés dans ses fastes... Je ne vois presque pas d'écrivains illustres qui n'aient été critiqués, souvent calomniés; & qui n'aient eu le malheur de réfuter la critique par des satires amères, quelquefois par des persécutions, lorsqu'ils en ont eu le pouvoir.. C'est à regret que j'en trouve un exemple frappant dans un procédé tout récent de M. de *St. Lambert* contre M. l'*Abbé Clément*... Ce dernier s'était permis de publier quelques observations sur le poème des saisons de l'Académicien; ouvrage estimable mais qui n'est pas sans défaut... Malheureusement l'amour-propre a fait illusion à son auteur.... il a regardé celui qui l'osait critiquer comme un méchant, l'a dénoncé comme tel à un homme puissant, a eu le crédit de surprendre sa religion & d'obtenir une lettre de cachet contre son Aristarque qui n'a recouvré sa liberté qu'après dix jours de captivité, & après avoir prouvé qu'il n'était coupable d'aucun autre crime que de celui de ne pas être l'admirateur stupide du poème de M. de *St. Lambert*. Je vous avoue que

ce trait m'a révolté. Je ne connais ni M. de *St. Lambert* dont j'ai lu avec plaisir plusieurs ouvrages , ni M. l'*Abbé Clément* que je n'avais point entendu citer parmi les gens de lettres , avant la critique qui lui a attiré sa disgrâce ; mais je suis pour la justice , & je hais la violence qu'a exercé le premier... Quelle foi aurons-nous dans ses sermons contre les corvées, s'il prêche la croisade des Lettres de cachet ? Ces foudres sont un arme respectable dans la main du gouvernement ; mais est-ce à un Philosophe à les allumer , & celui qui escorté d'un exempt de police vient me faire adorer son ouvrage, n'est-il pas aussi fanatique & aussi cruel que ces prêtres qui faisaient abjurer les malheureux habitans des Cevènes entre deux dragons la bayonnette au bout du fusil... Ces réflexions ne doivent point l'offenser... Si le bruit public était heureusement faux , si cette histoire que j'ai entendu conter & par des gens dignes de foi pouvait être controuvée , je me ferais un devoir & un plaisir de me rétracter & de lui faire une réparation authentique ; mais s'il a eu cette faiblesse... qu'il me pardonne ces reproches. C'est aux Lettres à vanger les Lettres , à maintenir la liberté de leurs constitutions , & à justifier celui qui a été opprimé injustement. Je désire de tout mon cœur que M. l'*Abbé Clément* , satisfait d'avoir été plaint par tous les

honnêtes gens , borne-là son ressentiment , qu'il oublie cette injure , & reconnaisse librement que le *Poème des saisons* peut avoir des défauts , qu'il peut être long à lire tout d'une haleine , mais qu'il renferme de grandes beautés & des détails admirables. Cette aventure-ci rendra plus difficile la tâche qu'a entrepris *Milord Sidney* de réconcilier *Volfan* avec le genre-humain ... Car ce *Volfan* est furieusement prévenu contre les gens de Lettres ; c'est un homme admirable que ce *Sidney* , un cœur de Roi. Vous ferez charmé de le connaître... *Volfan* est réduit à la misère la plus extrême. Son Père vieillard respectable est traîné en prison , son fils implore envain le secours des humains ; tous les cœurs sont fermés , toutes les oreilles sont sourdes à ses cris. Il passe avec son père (qui recouvre sa liberté par bénéfice d'âge) dans les isles , & l'infortuné jeune homme a la douleur de voir l'auteur de ses jours , abandonné de tout l'équipage , expirer de faim dans une caverne. La rage s'empare de son cœur ; il voit des sauvages qui combattent contre des anglais ; il se mêle avec eux , on le distingue aux traits de valeur & de désespoir qui animent ses actions. *Milord Sidney* , Général Anglais ordonne qu'on prenne soin du jeune homme qui est tombé percé de coups. Il fait panser ses blessures ; mais *Volfan* furieux , déteste ses

secours & veut mourir. *Sidney* le ramène à des sentimens plus doux, & pénètre dans son cœur par cette éloquence onctueuse & persuasive qui subjugué tout... Bientôt il excite sa confiance, il apprend de lui ses malheurs & le console en le faisant trouver dans les bras de son père, qu'un Bramine charitable avait secouru & dont le généreux Anglais s'était mis en quête depuis qu'il avait appris les malheurs du jeune français auquel il prend le plus vif intérêt; *car il n'est pas d'ennemis pour le cœur de Sidney*. Il met le père & le fils à l'abri de l'indigence, en leur faisant présent d'une somme considérable; ceux-ci repassent en France. *Vol-san* y a laissé une jeune personne qu'il aimait, lorsqu'il était pauvre, & à laquelle il avait renoncé par délicatesse. Un revers trop ordinaire de fortune avait ruiné les parens de cette amante. *Vol-san*, en l'épousant, répare les caprices de l'inconstante Déesse. Le bonheur habite avec les nouveaux époux. Chaque jour ils bénissent leur bienfaiteur, & leurs enfans apprennent à bégayer son nom avec respect & reconnaissance. *Sidney* après plusieurs courses se réunit avec eux & jouit du prix de ses bienfaits en contemplant leur bonheur qui est son ouvrage.

Tel est en peu de mots le sujet de ce nouveau roman de M. d'*Arnaud*, auteur de

plusieurs ouvrages d'une teinte sombre, mais intéressante, & qui respirent l'amour de la vertu & de l'humanité. *Sidney* est un être de perfection *qui n'existe hélas ! que dans le monde comme il devrait être.* On doit cependant remercier l'ame sensible & honnête qui a imaginé un aussi excellent modèle. L'ouvrage est écrit avec chaleur, & attache autant par le stile que par les événemens... J'ai détaché quelques réflexions qui m'ont frappé & qui vous feront plaisir...

Ce n'est pas à faire des livres qu'existe la vertu, c'est à multiplier les bonnes actions.

Le flambeau de l'infortune éclaire bien plus que celui de la raison.

Les infortunés ont l'ame plus préparée que celle des heureux, à recevoir les impressions de la tendresse. Le malheur entraîne avec soi une sombre mélancolie où se concentrent les grandes passions, & d'où elles s'échappent.

M. d'Arnaud a fait une galerie de portraits de gens durs de tous les états, qui sont vigoureusement dessinés & frappans de ressemblance. Je vous donnerai celui des Bourgeois & des gens du peuple, dans lequel j'ai cru démêler des traits neufs & finement aperçus.

Le Bourgeois hébété pourrait penser, sentir, s'il avait la force de se dégager de cet esprit servile d'imitation qui le rend le singe mal-adroit des grands, & lui insinue cette

funeste passion du luxe, la mort de tout sentiment d'honnêteté : il se courbe tout entier sous le travail de sa fortune, parcequ'il attache sa considération, ses plaisirs même, toute son existence à la fortune : il calcule par ses revenus les degrés de son bonheur & de sa réputation, cette vie factice, le tourment de la vie réelle. Mes chagrins n'auraient fait que glisser sur cette classe d'hommes à qui cependant il ne manque que de céder à son bon naturel pour être de la première espèce.

Pour ce qu'on appelle le peuple, c'est de la fange à peine animée, qui ne se conduit que par un intérêt sordide, dont le mécanisme grossier est aisé à saisir. Ils pleureront sur le sort d'un infortuné, & dans le même instant ils lui perceraient le cœur, si sa mort leur faisait gagner un denier de plus que ce qu'ils retiennent de leurs travaux.

La nécessité de renfermer les événemens dans un cadre fort petit, a fait resserrer à l'auteur sa narration, & lui a fait négliger de rendre compte de certains moyens; ce qui donne un tour trop romanesque à l'histoire, en multipliant trop précipitamment les incidens dont la possibilité n'est pas assez marquée. Peut-être le récit y gagne-t-il de la chaleur & de la concision &c... Mais une chose qui m'a fait peine c'est le trait de dureté de la sœur de *Volsan*. Il est peut être dans la nature, mais j'aurais autant aimé en faire tom-

ber le blâme sur son mari, sous le joug despotique duquel elle aurait été anéantie, ce qui l'eût privée de la douce consolation de secourir son père... c'est une bien petite chicane... M. d'*Arnaud* me la pardonnera, lorsque je lui aurai appris que je ne puis croire aux sœurs dénaturées, en ayant une aussi respectable par sa tendresse pour ses parens, & pour ceux qui lui sont attachés par les liens du sang, qu'intéressante par les qualités de son cœur & les charmes de son esprit... Lorsque j'entends dire qu'il y a de mauvaises sœurs; il me semble qu'on dégrade toujours un état dont elle remplit les devoirs avec tant de sublimité... Je pense que je n'aurai point à justifier à ses yeux ni aux vôtres cette petite éfufion de cœur... Je reviens à ses portraits... On pourrait les trouver peut-être un peu trop chargés, si l'on ne savait que dans un roman, comme au théâtre, il faut un peu outrer la nature, pour mieux attraper la ressemblance. -- On demande aussi pourquoi le fils, au lieu de mandier, ne fait pas œuvre de ses dix doigts; mais la journée d'un pauvre ouvrier suffit-elle pour nourrir deux hommes, & tirer un malheureux de prison. Il faut laisser parler le monde; on aurait trop à faire, si l'on voulait plaire à un chacun & répondre à toutes les critiques. Adieu, Monsieur, les changemens qu'on

VOUS

vous a dit qu'en avait fait à la cour, sont faux & dénués de toute espèce de vraisemblance : tout y est sur le même pied, excepté les ânes qui servaient de monture à Mad. la Dauphine qui ont été réformés, ce qui a occasionné la complainte suivante d'un de ces messieurs à la jeune Princesse.

*A la cour il n'est rien de stable
 Tout y brille un moment, tout y passe en un
 jour ;
 Et la faveur la plus durable
 A des ailes comme l'amour.
 Étourdis, enivrés d'une faveur légère
 Ministres, favoris, ânes, chiens & chevaux,
 Sur ce point là sont tous égaux.
 Jouet d'un caprice éphémère
 L'homme est changeant, & les enfans des
 Rois
 Sont encore plus hommes cent fois
 Que le plus inconstant vulgaire.
 Maîtresse que nous regrettons,
 Vous, dont la voix enchanteresse,
 Nous prodigua les plus doux noms,
 Et dont la belle main nous fit maintes caresses
 Jeune Dauphine, adorable princesse,*

Permettez vous à de pauvres grisons
 Qui sortant de votre écurie
 Sont renvoyés à leurs chardons,
 D'apporter à vos pieds une triste élogie
 Sur le plus sanglant des affronts
 Qu'ils ayent essuyé de leur vie.
 Plus fiers que les coursiers qui portèrent jadis
 Les Renaud & les Amadis ,
 Angelique en corset , & Roland sous les armes,
 On nous a vu porter vos charmes
 Sur l'émail des gasons fleuris.
 Notre pas ferme , & notre marche altière
 Semblaient de notre charge annoncer tout le
 prix.

Si l'on nous eût permis de braire
 Notre patois eût dit aux peuples attendris
 Eh bien ! voilà pourtant la fille de Louis !
 Vous savez tous qu'elle eut pour mère
 „ Des Césars la digne héritière ;
 „ Mais convenez , mes bons amis
 „ Qu'elle aurait eu simple bergère
 „ En dépit de Vénus , la pomme de Paris.
 Nous ne le disions pas , mais sur notre passage
 Tous les yeux tenaient ce langage,
 Si le bardet que l'on nous peint
 Chargé des reliques d'un Saint

Du respect des passans prenait pour lui l'hommage ,

Moins sots que lui , mais plus contens

Nous ne respirions point l'encens

D'une populace hypocrite.

Celle qu'on vit à notre suite

Nous fit de tout son cœur mille remerciemens.

Et près d'elle du moins , nous avions un mérite ;

Celui de marcher à pas lents ,

Et de prolonger le voyage ,

Pour laisser admirer aux gens ,

Et de plus près & plus longtems ,

Les graces de votre visage.

Quel avantage ont donc sur nous

Les fameux coursiers d'Ibérie ,

Rois ou tirans de l'écurie?

Et qu'on verrait à nos genoux

Sans le manège & sans l'envie ?

Leurs larges fers ont trente cloux

Meurtriers pour l'herbe fleurie ;

Leur regard à l'air du courroux ;

Leur ardeur peut couter la vie.

Sur ces animaux menaçans

Vit-on jamais , ou Palès ou Pomone

Ou la blonde Cérès au premier jour d'automne

*Et la jeune Flore au printems ,
Viennent-elles courir aux champs
Sur la monture de Bellone ?*

*Que quelque jour dans les combats
Votre époux sur leur dos courre après la
victoire,*

*Et vous fasse trembler en bravant le trépas ;
Princesse, cet honneur nous ne l'envions pas ,
D'un œil moins sec alors vous fixerez la gloire.*

*Et vous direz voyant partir
Tous ces quadrupèdes terribles
Hélas ! ils vont au feu , mes ânes plus paisibles
Ne partaient que pour le plaisir.*

*De nos rivaux altiers , la superbe encolure
En vain flatte la vanité*

*Quand ils auraient pour eux la taille & la
figure ,*

*Nous avons pour nous la bonté ,
La douceur , la fidélité ;*

Nous avons la constance & la sobriété.

Cédons leur encor la parure :

*Que l'or , la soye , & les clinquans
Couvrent leurs têtes & leurs dos & leurs
flancs :*

*Ce n'est pas l'art , c'est la nature ,
Qui doit offrir un trône à la beauté*

*Elle brille sur la verdure ,
Et dans une riche voiture
Son éclat paraît emprunté.*

*Sur notre dos , vous étiez plus gentille.
Quand Vénus en naissant sur l'onde se montra
Son char ne fut-il pas une simple coquille*

Et tout l'univers l'admira.

Laissez-donc , Princesse chérie,

Laissez reposer quelquefois

La bruyante chevalerie ,

Qui fait peur aux nymphes des bois.

*Venez sur vos grisons , vous montrer aux
bergères ,*

Venez sourire aux laboureurs ,

Venez contempler les chaumières

Où dorment le soir les pasteurs ,

*Nous n'irons point chercher le séjour des gran-
deurs*

Nous nous arrêterons à la porte des sages ;

Et vous connoîtrez les villages.

C'est là que logent les bons cœurs

*Pour ce service au moins , gardez-nous de
l'envie*

Sauvez-nous de l'intrigue & de la caloumie

Et si jamais les courtisans

*Tout en riant venaient vous dire
 Que vos ânes sont trop savans ,
 Car ce mot à la cour est un trait de satire ,
 Pour écarter les bonnes gens :
 Sachez que sans s'en faire accroire
 Un âne toujours s'instruit
 Avec le maître qu'il servoit ;
 Et la preuve en est dans l'histoire.*
*L'ânesse d'un prophète imposteur & maudit
 Ne parla-t-elle pas & raison & sagesse
 A ce brutal qui la battit ;
 L'âne que vous montez , Princesse
 Doit avoir cent fois plus d'esprit.*

Aucuns ont trouvé , que l'âne en disait un peu long , mais il faut lui pardonner en faveur de la complaisance qu'il avait de marcher plus lentement , pour qu'on jouit plus longtems de la vue de la jeune divinité qu'il portait. J'imagine qu'il a mis en œuvre cette finesse en allongeant sa harangue. Convenez qu'il est des gens d'esprit qui ne parlent pas si bien que lui. De peur que vous ne me trouviez sous la main pour servir d'exemple, je brise court & vous embrasse à la hâte en terminant cet écrit.

P. S. Je vous reprends la nouvelle de la mort de M. *Patte* qui se porte bien, & soutient toujours que la coupole de Ste Geneviève a des vices fondamentaux. Je puis bien vous dire à présent que j'avais adouci la chose, en vous contant qu'il était mort. On disait bien mieux, qu'il s'était *donné deux coups de couteau, & jetté par la fenêtre...* Prenez-vous en à tout Paris qui a conté ce fagot, & d'après qui je l'ai répété.

Comment vous chauffez-vous? -- oui... de quel bois vous chauffez-vous? .. si vous aimez mieux : j'ai mes raisons pour vous demander cela; car si l'espèce vous manquait, je vous recommanderais à MM. Morand & Comp. qui ont inventé de nouveaux *chaufages économiques, faits de charbon de terre*. C'est précisément ici ce que desirait l'avare de Molière, *grande chère & peu d'argent*, car vous aurez *bon feu & petite dépense*. Si vous êtes curieux d'être instruit plus à fond, dites un mot & j'achèterai la brochure qui se vend chez *Delalain* Libraire, où les avantages de ce nouvel établissement sont expliqués avec beaucoup d'ordre & d'intelligence.

Tenez, voilà un petit avis qu'on m'a donné sur le tabac rapé. Il n'est pas hors de propos d'être instruit de ces sortes de choses, car cela peut faire plaisir à quelques-uns de nos abonnés.

L'établissement d'un bureau d'entrepôt fait à Paris à l'hôtel de Longueville, rue St. Thomas du Louvre, a le succès que le public devait en attendre ; on y délivre aux particuliers à 3 liv. 2 s. la livre de tabac ficelé en bouts, de différentes manufactures du Royaume, du Havre, de Dieppe, de Tonneins, de Morlaix, de Paris &c. au choix des consommateurs.

On peut en faire des envois dans les provinces, en se munissant de passeports qui s'expédient gratis.

On peut aussi en envoyer du rapé mais seulement à l'étranger, & dans les Provinces de France non sujettes au privilège, telles que la Franche-Comté, l'Alsace, la Flandre, le Haynaut, le Cambresis & l'Artois, en usant des précautions qui seront indiquées au Bureau de l'entrepôt.

Il vient d'être établi pour le service du Bureau de l'entrepôt & en faveur de l'étranger seulement, dans l'hôtel, un atelier de rapage, de sorte que ceux de M. les expéditionnaires qui voudront éviter les détails du rapage & être servis sur le champ, pourront s'y pouvoir de tabac rapé de la meilleure qualité à 3 liv. 10. s. la livre.



Nouveau fauteuil Académique à remplir:
M. le Président Hénaut est mort. On dit

qu'il y a seulement douze prétendans pour celui de M. Demontcrif... Vous reffouvenez-vous des Maréchaux de France qu'on fit à la mort de M. de Turenne & du bon mot qui courut alors ? Ne pourroit-on pas l'appliquer dans ce moment-ci, & satisfaire les douze concurrens, en les nommant *in globe* à la place vacante ?

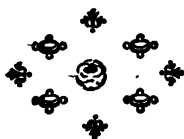


A V I S.

LE 97e. tirage de la Lotterie Electorale Palatine s'est exécuté le 6me. Décembre 1770, à l'hôtel de Ville de Mannheim, en présence de S. E. M. le Baron DE ZEDWITZ, Ministre d'Etat & de Mrs. les Directeurs de la Ville, Prévot, Bourguemestres & de deux Echevins. Les numeros sortis de la roue de fortune, sont les N°. 43. 12. 89. 9. 63.

Le 98e tirage de la dite Lotterie Electorale se fera à Mannheim, le Lundi 24e. Decemb. 1770., & par conséquent trois jours plus tard que de coutume.

Divers contretems ont retardé de quelques jours la publication du Journal de ce mois; on ne négligera rien pour éviter dans la suite cet inconvénient & pour remplir ponctuellement les engagements, où les Editeurs sont entrés vis-à-vis du Public.



T A B L E.

S U I S S E.

- E*ncyclopédie publiée à Yverdon. page 161
 2. *Traité des maladies des nerfs*, par M. TISSOT. 168
 3. *Mémoires de la Société économique de Berne*. 174
 4. *Des plantes employées pour fourrages par les modernes*, par M. le B. de HALLER. 187
 5. *Des poids & des mesures du Canton de Berne*. 187
 6. *Essai sur la métempsycose & le purgatoire, avec un récit abrégé des révolutions & de l'état présent de l'Empire des Indes*. 188

A L L E M A G N E.

7. *Oeuvres morales de M. DIDEROT*. . . 188
 8. *Encouragemens proposés aux Agriculteurs*. 221

F R A N C E.

9. *Observations sur l'Histoire des Artistes Suisses*, par M. FUESLI. . . . 229
 10. *Opéra comiques*.
 La jeune Indienne. 232

<i>Thémire.</i>	233
<i>Les deux avarés.</i>	238
<i>La Clofière, ou le vin nouveau.</i>	242
<i>L'amitié à l'épreuve.</i>	246
11. <i>Florinde, tragédie de M. le FEBVRE.</i>	252
12. <i>Couplets à Mad. la DAUPHINE.</i>	265
13. <i>Mort de M. DE MONTCRIF de l'Académie Française.</i>	267
14. <i>Gaité de M. PIRON.</i>	269
15. <i>Querelles comiques, littéraires, &c.</i>	274
16. <i>Sidney, Roman de M. d'ARNAUD.</i>	280
17. <i>Complainte des ânes de Mad. la DAUPHINE.</i>	285
18. <i>Chaufage économique.</i>	291
19. <i>Avis.</i>	293



